

Verdier, 40 ans d'édition  
dans *Corbières Matin*, le journal d'actualité de la  
Maison du Banquet et des générations

À l'occasion du Banquet du livre d'été 2019,  
*Transformer, transfigurer* - Lagrasse

**Le Banquet a célébré cette année, avec une grande exposition, le quarantième anniversaire des éditions Verdier. En 1979, naissait ainsi, sur les bords de l'Alsou, une des maisons d'édition les plus importantes de notre époque. Le monde du livre et de sa distribution était alors bien différent de ce que nous connaissons aujourd'hui.**

**Christian Thorel revient pour nous, tout au long de cette semaine de Banquet, sur ces quarante années qui ont vu le paysage éditorial et le monde de la librairie se bouleverser.**

**Samedi 3 août 2019**

**- Feuille à feuille**

Il faut un début à tout. Posons-le naturellement non loin d'ici, au lieu-dit Verdier, au milieu des vignes, telles qu'elles nous apparaissent lorsqu'on entre dans le Val-de-Dagne. Maintenant situé, jouxtons-le, ce début, à celui de la décennie Mitterrand. C'est ici une fin de premier été sous les apparences trompeuses d'un socialisme espéré. L'homme Mitterrand était près des livres, dans la fierté d'une bibliothèque personnelle exemplaire et désormais dispersée par les enchères. Le Président tenait aux bibliothèques, à l'édition, aux librairies. Il confia à son ministre Jack Lang le soin de mettre un peu d'ordre dans cet univers avant qu'il ne soit trop affecté par les effets de la concurrence chère au libéralisme. Une des premières lois du tout premier gouvernement Mauroy, votée le 10 août 1981 par l'assemblée élue au mois de juin, consista donc à réguler le marché des livres par le mode du « prix unique ». Il s'agissait de préserver la diversité la plus grande de la production éditoriale, en soutenant un réseau de librairies à même de promouvoir et de faire exister la part la plus créative de cette production. Ce réseau, fragilisé par l'usage récent du discount pratiqué dans le secteur du livre par la Fnac et les chaînes d'hypermarchés, était alors en danger de disparition à court terme. La loi fit son effet, elle fit des émules dans le monde entier. D'Israël au Japon, en passant par le Mexique et par la plupart des pays d'Europe, le « prix unique » est de rigueur. Il restera, un jour, à convaincre les terres à dominante anglo-saxonne, pour lesquelles « régulation » reste un gros mot. D'ici là, conservons si possible ce privilège d'être non seulement envié par la variété de nos fromages, mais aussi par celle de notre production éditoriale autant que par la densité du réseau de nos librairies.



Jérôme Lindon, un des artisans de la loi sur le prix unique, et un de ses auteurs emblématique, Samuel Beckett

Nous serions-nous éloignés du Val-de-Dagne ? Pas vraiment. Sur cette terre de vignes ancestrales et de cyprès, entre le vin et l'écorce, le livre a trouvé, voici quarante ans, un de ses refuges. Peut-être parce qu'ils en ignorent les risques, ou que la conviction qui les anime suffit à éteindre toute résistance, les quatre qui fondent la maison Verdier n'ont pas attendu le 10 août et son avenir de régulation pour commencer cette nouvelle vie. La jeunesse de ces « partisans » fut active, les premiers livres en témoignent : un premier auteur, Jean-Claude Vernier, compagnon de lutte lié à la fondation de Libération, un roman oublié de Zola, *Travail*, pour se souvenir du combat des Lip à Besançon, la présence tutélaire et amicale de René Nelli à Carcassonne dans la traduction de la langue occitane de Raimon de Miraval, celle tout aussi proche de Daniel Fabre pour un premier livre en français de l'immense historien Carlo Ginzburg. La jeunesse est active, mais elle sait aussi poser ses conditions et s'imposer un projet, celui de rendre aux grands textes de la philosophie juive toute leur importance. Ce sera le rôle du tout jeune Charles Mopsik, pionnier de ce renouveau de la tradition, et de Benny Levy, dont le chemin est celui qui, depuis les années militantes jusqu'au carrefour de l'engagement pour la philosophie, conduit ces nouveaux artisans au livre et à l'édition. Mais revenons justement à la politique, moins à ses idéaux, plutôt à son ordinaire, que nous pourrions trouver dans ses applications dans l'ordre économique et social. Si le monde est désormais gouverné par l'économie et ses entreprises, il reste, dans les dernières années du deuxième millénaire, des espaces libres pour les gouvernants, et quelques-uns pour des idées. On l'a vu, le secteur du livre attendait un geste, il l'obtient.

Du côté d'une maison comme Verdier, on aspire à un temps long pour ce chantier en gésine, et on sait confusément que d'autres sont à venir, précédés par des rencontres qui vont vite

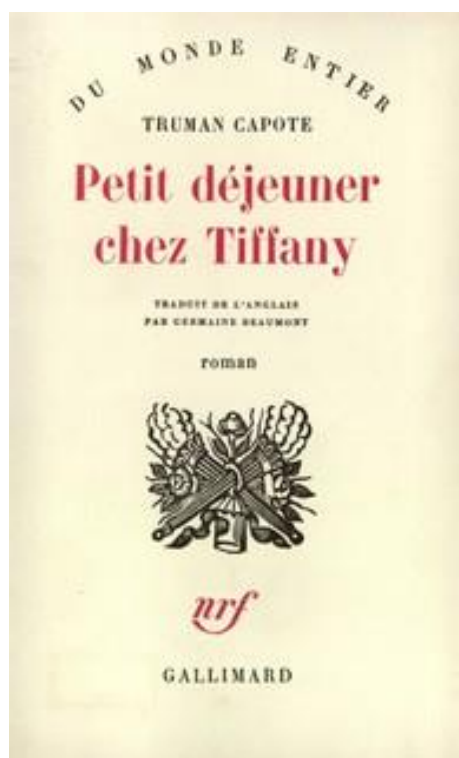
advenir, et que tout cela aura besoin de temps, de temps long. Comme pour signifier ce futur, Yves Peyré, poète et bibliothécaire, amène au catalogue un recueil de textes et de dessins d'Henri Michaux, *En appel de visages*. Ici, dans la maison de Villemagne, on aime à se retrouver, à partager, à imaginer. La maison appelle de nouveaux visages, l'édition des compagnonnages nouveaux. La littérature chez Verdier, présente par Joe Bousquet, ne les a pas attendus, mais Philippe Renard et Bernard Simeone viennent apporter, avec les lettres italiennes et la collection *Terra d'altri*, la première pierre d'un édifice littéraire. Verdier s'ouvre aux univers de la prose et de la poésie, dans la diversité des langues, et va vite compter dans ce qui se met à revivre dans l'édition française : les domaines de la traduction. Afin de mesurer en France l'impact des œuvres universelles sur les lecteurs et sur les auteurs, il suffit de se pencher sur l'admirable travail des équipes de spécialistes coordonnées par Jean-Yves Masson et Yves Chevrel, *L'Histoire des Traductions en Langue Française* (4 volumes, Verdier, de 2013 à 2019). En 6000 pages, un panorama de la traduction des textes littéraires et scientifiques, de son évolution, de ses problématiques, nous est donné à lire, siècle après siècle, depuis ce qui serait une origine culturelle, liée à l'unification du français et à l'essor de l'imprimerie, à la fin du quinzième et surtout au seizième siècle. Cet ensemble impressionnant de recherches et de savoirs, ne confine pas seulement à l'érudition, il est désormais une bible pour les éditeurs et pour les traducteurs, mais aussi pour toutes les « professions du livre ». Le lecteur, quelle que soit son origine, est forcé à la modestie, cette histoire des livres venant imposer son lot d'inventions, d'initiatives, de découvertes. Pour autant, et afin de retrouver ici l'histoire récente que nous voulons relater, il convient de remettre en lumière la question des traductions littéraires dans les années 1970.

Demain nous aborderons, par quelques grandes maisons de littérature, les rivages de la littérature que l'on dit « étrangère », celle que la traduction nous convie à découvrir. Étrangère ? Comme si elle était si différente !

## **Dimanche 4 août 2019**

### **- La traduction. État des lieux. Les « grandes maisons »**

Au milieu des années soixante-dix, l'édition française publie annuellement environ 18.000 nouveautés (aujourd'hui près de 70.000 !). Les « Livres disponibles », annuaires qui regroupent chaque année l'ensemble de l'offre éditoriale en France, annoncent 250.000 titres justement « disponibles », en vérité ils ne le sont pas toujours ! Mais comparons avec 2019 : la base Électre, plus précise en particulier sur les ouvrages épuisés, en compte plus d'un million. Le lecteur, même égaré entre les rayons et les tables d'une librairie, ne peut ignorer les bienfaits de cette diversité. Par exemple en 1979, pour ce qui est des traductions, rien n'est comparable avec ce dont le lecteur dispose depuis trente ans, dans tous les domaines du savoir et de la littérature. Il en est de même en jeunesse, beaux-arts ou bande dessinée. N'hésitons pas ici à affirmer la place que l'édition française donne désormais aux productions étrangères (et pas seulement anglo-saxonnes !), en leur réservant chaque année plus du quart de ses publications, alors que Grande-Bretagne et États-Unis publient moins de 3% de leurs livres depuis une autre langue !



La littérature reste, il y a quarante ans, le domaine traduit le plus exploré par l'édition d'après-guerre. Dans les grandes maisons, des collections prestigieuses sont destinées à nous donner accès à des auteurs « étrangers ». Faisons une excursion rapide :

Chez Gallimard, la collection « Du Monde entier » est la plus enviée par tous les catalogues. Comment l'évoquer autrement que par le terme-concept de « littérature-monde » cher à Édouard Glissant ? Dans cet univers, les auteurs étrangers passent tantôt au format économique dans Folio, tantôt dans La Pleiade. Initiée sous le regard de Valéry Larbaud ou d'André Malraux avant la guerre, prenant son envol et son identité véritable en 1951, la collection s'oriente pour une large part vers l'Europe et les États-Unis. On y trouve Joseph Conrad, Franz Kafka, James Joyce, Karen Blixen, Ernest Hemingway, Vladimir Nabokov, George Orwell, Thomas Mann, Cesare Pavese ou Elio Vittorini, John Cowper Powys, Hermann Broch et Max Frisch, Henry Miller ou

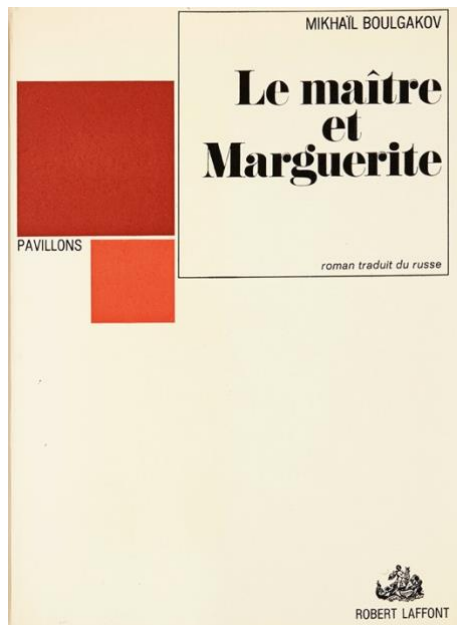
Jack Kerouac, Joseph Roth l'autrichien de Vienne et Philip Roth de New-York. Plus tard, loin des « anciens parapets », Tanizaki Yunchiro et Mishima Yukio. Dans cette immense forêt aux arbres éternels, il faut savoir se repérer. On doit aux traducteurs de nous servir de guides.

Parmi ceux-ci, un compagnon de Gaston Gallimard, Maurice-Edgar Coindreau, qui apporta le meilleur du roman américain rue Sébastien-Bottin dans les années trente, et jusqu'à la fin des années 1970. C'est à lui que nous devons la lecture et souvent la traduction d'Ernest Hemingway, de John Steinbeck, de John Dos Passos, mais c'est à William Faulkner qu'il permet de révéler une puissance romanesque, qui marque plusieurs générations d'écrivains, depuis plus de 80 ans. L'univers de Faulkner et sa contrée romanesque sont associés au sud des États-Unis ; d'autres romanciers vont marquer les années soixante de leur empreinte sudiste : William Styron, William Goyen, Shelby Foote et Flannery O'Connor. Aux « états-uniens », aux allemands, aux autrichiens, italiens, espagnols et autres européens, la collection attacha en 1970 les auteurs du catalogue sud-américain voisin, *La Croix du Sud*, une « fantastique » collection initiée en 1951 par Roger Caillois, de retour d'Argentine et dans l'amitié de Victoria Ocampo. Le lecteur français s'initia alors à Jorge-Luis Borges, Julio Cortazar, Juan-Carlos Onetti, Juan Rulfo, Carlos Fuentes, Mario Vargas-Llosa, Alejo Carpentier, ou encore José-Maria Arguedas et Romulo Gallegos. Il faut se souvenir de l'importance du continent latino-américain dans les années 60 et 70, non seulement à cause de l'espoir cubain, de l'horreur tyrannique argentine, de la tragédie chilienne ou de l'épopée Guevara, du cinéma brésilien ou mexicain, mais aussi de l'appétit de romanciers que déclencha cette collection, et du mouvement du « réalisme magique » autour duquel on regroupa tous ces auteurs et leurs livres à l'orée des années 1960. Le Seuil suivit cette production dans son « cadre vert », où elle hébergea Ernesto Sabato, Guillermo Cabrera Infante, José Donoso, Joao Guimaraes Rosa, Manuel Puig, José Lezama Lima. C'est dans cette maison que fut publié en 1968 *Cent ans de solitude*, de Gabriel Garcia-Marquez (Prix Nobel 1982) la plus forte vente encore à ce jour d'un livre traduit de l'espagnol, sur nos tables à Ombres blanches depuis 44 ans, et lu par quatre générations au moins, déjà !



C'est Claude Durand qui traduit avec son épouse Carmen ce roman. C'est encore lui qui conduisit, entre 1973 et 1976, après les premiers livres chez Robert Laffont, Alexandre Soljenitsyne (Prix Nobel 1970) au Seuil pour les trois volumes de *L'archipel du Goulag*. Après les premiers doutes des années trente (Gide, Dabit) puis les procès contre le stalinisme après la fin de la guerre et la victoire soviétique contre l'Allemagne, cet ensemble littéraire fit basculer le communisme soviétique dans l'ordre des totalitarismes insoutenables. On trouve au Seuil des écrivains des « pays frères », écrivains critiques des régimes socialistes et de la mise sous coupe soviétique, des hongrois, des polonais, mais aussi des serbes et des croates. Et le « cadre vert » est aussi celui des auteurs des péninsules. L'Italie est un territoire exploré par la rue Jacob, sûrement pour ne pas oublier que la maison dut la vie en 1954 à la publication de *Don Camillo* de

Giovanni Guareschi. Ainsi prend-on ici en charge les œuvres de Vincenzo Consolo, Carlo Cassola, Italo Svevo, Carlo-Emilio Gadda, mais surtout celle d'Italo Calvino. Giovanni Tommaso di Lampedusa et son *Guépard*, ou les romans oubliés de Fruttero et Lucentini tirent l'Italie vers les succès. Il y a aussi les grecs, comme le cairote Tsirkas ; ou ceux plus jeunes d'Athènes, souvent censurés, en lutte contre la « dictature des colonels » et réfugiés en France (Aris Fakinos, Vassilis Alexakis), comme les argentins et les chiliens, et tant d'autres exilés dans ces années d'accueil des étrangers. Pourtant, si Le Seuil a ici, en France, cette importance qu'on lui reconnaît dans l'histoire des idées, et une place fondamentale dans l'après-guerre, c'est bien sûr pour l'ouverture aux sciences humaines, mais aussi pour la foi dans une nouvelle Europe, engagée socialement et en paix. La littérature allemande au Seuil témoigne de cet espoir. La plupart des nouveaux écrivains de langue allemande, en rupture radicale avec l'histoire récente de leur nation, défendront le projet d'un « humanisme socialiste ». Ainsi d'Heinrich Böll et de Günther Grass, futurs Prix Nobel, ainsi des « coléreux » Alfred Andersch, Ingeborg Bachmann et Peter Weiss, tous membres du Groupe 47, et représentés en France par Le Seuil. Plus tard, Paul Celan, Wolfgang Hildesheimer ou Ilse Aichinger, liés eux aussi au Groupe 47, seront publiés par Verdier. On associe souvent les éditions Robert Laffont à la publication de best-sellers (ce fut même le nom d'une de ses collections !), tant il est vrai que leur fondateur, le marseillais Robert Laffont, sut inventer des modes de commercialisation un peu musclés, qu'il avait repérés Outre-Atlantique. Son premier livre est publié en 1941 à Marseille, en zone libre, alors qu'il n'a pas 25 ans. C'est *Œdipe Roi* de Sophocle : une réponse inconsciente à sa condition d'orphelin (son père est mort en 1918) ? Après des débuts logiquement hésitants, la Libération permet d'autres rencontres, celle d'Armand Pierhal entre autres, avec lequel il ouvrit en 1946 la belle collection « Pavillon ». Il raconte : « Dans la chasse aux auteurs étrangers, les jeunes maisons n'avaient pas à surmonter un trop lourd handicap. Nous avons vécu cinq ans en vase clos. Le public était avide de tout ce qui venait de l'étranger (...). Armand Pierhal eut la chance de rencontrer Graham Greene et de le convaincre. Ce fut un pas essentiel pour notre maison. Dans la chasse aux auteurs étrangers, les jeunes maisons n'avaient pas à surmonter un trop lourd handicap. Nous avons vécu cinq ans en vase clos. Le



public était avide de tout ce qui venait de l'étranger (...). Armand Pierhal eut la chance de rencontrer Graham Greene et de le convaincre. Ce fut un pas essentiel pour notre maison ». *La Puissance et la Gloire* paraît en 1948, et le succès du roman durera près d'un demi-siècle. Mais la collection ne fait pas seulement la chasse aux succès. « Pavillons » va abriter des anglais, certes (Evelyn Waugh, Anthony Burgess, E.M. Forster), mais aussi des américains (F.Scott Fitzgerald, Henry James, Norman Mailer, Arthur Miller, Tennessee Williams, Budd Schulberg). Faisons escale ici, pour saluer la chance ou le flair des éditeurs : « Pavillons » va abriter les livres de J.D. Salinger, dont *L'attrape-cœur*, publié en 1951 et traduit par Sébastien Japrisot en 1953, avant même que le succès ne soit aussi spectaculaire aux États-Unis, et fasse de ce récit un témoignage éternel des complexités de la jeunesse. Bien plus tard, en 1981,

la chance reviendra avec le roman(-culte) et posthume *La Conjuration des imbéciles* de John Kennedy Toole, un livre sur lequel personne ne pariait : tant de scepticisme valut peut-être à son auteur, déçu, de se suicider. Il faut aussi associer Robert Laffont à des espagnols (Ramon Sender, l'immense *Bourreau affable*), des italiens (Guido Piovene, et surtout Dino Buzzati, son recueil de nouvelles *Le K*, et son roman *Le Désert des Tartares*), des russes encore. Car Robert Laffont va révéler Mikhaïl Boulgakov au lecteur français : *Le Maître et Marguerite*, va paraître en 1968, cinq ans avant la vraie première édition en Union Soviétique et révéler enfin le plus grand héritier de Gogol.

Demain, nous aborderons une enseigne centenaire et deux de nos maisons les plus anciennes, aux destins croisés. Nous évoquerons leur rôle dans la transmission d'œuvres traduites. Nous poursuivrons l'exploration des « domaines étrangers » en compagnie de trois figures majeures dans l'édition de l'après-guerre. Et nous verrons comment, dans cet espace de la traduction, des maisons plus jeunes sont venues rebattre les cartes et les positions.

Lundi 5 août 2019



1979 : séance de dédicace à la librairie Collot, de Carcassonne. De droite à gauche, Colette Olive, Philippe Rochette, Gérard Bobillier, Aimé Olive, Joëlle Mariou et Patrick Collot. Assis, le romancier Jean-Claude Vernier.

## Lundi 5 août

### - La traduction (2). De belles demeures pour étrangers

Trop long de faire le tour complet de ce dont le libraire et le lecteur disposent à la naissance de Verdier et des quelques maisons nouvelles, petites et jeunes, indépendantes, que nous découvrirons dans les prochains jours. Nous avons évoqué hier deux maisons nées de la guerre, Le Seuil et Robert Laffont, et l'une, matricielle pour la littérature du 20<sup>ème</sup> siècle, issue en 1913 de la Nouvelle Revue Française. Entre 1900 et 1914 seront créées, outre Gallimard, Grasset et Albin-Michel. Si Grasset n'a pas dédaigné le roman étranger (se souvenir du *Journal* de Kafka et de sa traduction en 1945 par Marthe Robert), la maison, fondée en 1907 et reprise par Hachette en 1954, laisse avant sa restructuration en 1981 bien des livres d'auteurs étrangers. Pour autant, on ne distingue pas une véritable politique pour la traduction. Il n'en est pas de même pour les éditions Albin-Michel, qui portent depuis un demi-siècle déjà leurs regards au-delà des frontières.

Fondées en 1901 par Albin Michel, elles vont renouveler le monde des livres dans la première moitié du siècle, puis se développer sous l'impulsion de Francis Esménard à partir des années 1980, jusqu'à constituer aujourd'hui le quatrième groupe français d'édition. Dans la fin des années 1970, Ivan Nabokov, neveu de l'écrivain, va diriger le domaine étranger. La collection « Grandes Traductions », créée peu après la Libération, va sous sa direction s'enrichir fortement. Et si la maison Albin-Michel, comme Robert Laffont, avec laquelle elle sera d'ailleurs associée dans une diffusion commune dans les années 1960,

accumule des romans étrangers à succès, on n'oublie pas de constituer un catalogue d'auteurs. Ainsi vont voisiner quelques Prix Nobel de Littérature issus de ce laboratoire des langues de la rue Huyghens : Elias Canetti, Camilo José Cela, V.S. Naipaul, vont compléter un catalogue où l'on trouve déjà Samuel Joseph Agnon, Kawabata Yasunari, Miguel Angel Asturias. C'était il y quarante ans, et il y aura bientôt la sud-africaine Nadine Gordimer, mais en attendant c'est une autre romancière de langue anglaise, futur Prix Nobel 1995, qui vient assurer avec un succès jamais démenti la présence des romancières étrangères.



Doris Lessing est née anglaise en Inde, a vécu longtemps en Afrique australe ; c'est cette enfance et cette jeunesse dans des pays sous domination blanche et idéologie raciale, qu'elle relate dans son *Carnet d'or*, un roman publié en Angleterre en 1963, et en 1976 en français, qui vient porter auprès de nombreux publics l'univers des romancières anglo-saxonnes. Ainsi Doris Lessing ajoute sa voix à celle de Jane Austen, George Eliot, et des contemporaines Virginia Woolf et Katherine Mansfield. *Le Carnet d'or*, comme les romans de Marguerite Yourcenar ou de Marguerite Duras, restera de nombreuses années parmi nos meilleures ventes. Après 1980, Albin-Michel et ses « Grandes Traductions » n'en resteront pas là ; nous leur devons la lecture de John Mac Gahern, d'Alessandro Baricco, mais c'est par-dessus tout la découverte du hongrois Sandor Marai que nous devons à la maison.

Au siècle d'Hugo et de Flaubert, s'invente et s'organise l'édition moderne. La maison Calmann-Lévy est fondée par Michel et Calmann (Kalmus) Lévy en 1836, alors qu'ils ont moins de vingt ans. Après spoliation de la famille par l'occupant en 1943, elle devient temporairement les éditions Balzac, un comble pour une maison qui marqua son empreinte au siècle des grands mouvements littéraires, en publiant *Madame Bovary* de Flaubert ou *Le Père Goriot* du grand Honoré ! On évoque parfois l'inventivité des frères Lévy, par exemple pour rendre le livre le plus disponible pour tous (*Le livre à 1 franc* en 1858, ancêtre du livre de poche), mais on oublie trop souvent le rôle de la maison au 20<sup>ème</sup> siècle dans les lettres étrangères. La collection « Traduit de ». Alors que la maison redevient Calmann-Lévy en 1945, la famille propriétaire va proposer l'œuvre de grands auteurs tels qu'Arthur Schnitzler, Joseph Roth, Ernst Wiechert, Knut Hamsun. Sur nos tables, à Ombres blanches, ces auteurs figurent en bonne place. Jetons un voile discret sur l'attitude du romancier norvégien et sa collaboration avec l'occupant allemand, et souvenons-nous plutôt de ses romans *La Faim*, *Le Dernier chapitre* ou *Vagabonds*. On peut lui préférer Hermann Hesse, l'auteur vedette du catalogue, écrivain allemand anti-nazi et premier Prix Nobel en 1946 après le désastre. Le romancier, l'orientaliste, est admiré par une nouvelle génération, celle de la contre-culture ou du mouvement hippie. Le « roman de formation » *Le Loup des steppes* ou la contre-utopie *Le Jeu des perles de verre* sont des « long-seller » de cette époque où Hesse est l'auteur le plus vendu dans le monde.

La maison des frères Lévy était sur la rive droite, rue Auber. Les bureaux ont dû rester classés, c'était un cabinet-bibliothèque en bois verni à l'escalier en colimaçon, comme on devait en trouver si souvent dans Paris. A l'époque des romantiques et encore au temps des





parnassiens, on trouvait sur la même rive de la Seine, contre la Comédie-Française, la plus ancienne officine d'édition de Paris, qui depuis 1703 avait édité et vendu Voltaire et Rousseau. Pierre-Victor Stock reprit cette maison familiale en 1885, en fit un des bastions du dreyfusisme, et pratiqua les lettres étrangères dès après la première guerre mondiale avec ce qui deviendrait l'un des hauts-lieux de la traduction, le « Cabinet cosmopolite ». Dans les années 1930, la maison fut co-dirigée par Jacques Chardonne, qui dut l'abandonner à la Libération pour cause de collaboration active. C'est à partir de ce moment

qu'André Bay, jeune éditeur de trente ans, reprit les rennes de Stock et refonda la collection en « Nouveau Cabinet Cosmopolite ». Les tables d'Ombres blanches sont riches des couvertures rose vif de ce domaine, dans lequel on trouve aussi bien toute l'œuvre de Jorge Amado que celles de Isaac Bashevis Singer, les premières traductions de l'indien Salman Rushdie ou celles du sud-africain André Brink. Souvent, ces romanciers font l'objet d'invitations par Bernard Pivot, et deviennent des personnages pour l'émission *Apostrophes*, ardente chambre d'écho pour les livres. Mais ce sont surtout les romancières, particulièrement de langue anglaise, qui trouvent, comme Doris Lessing, lectrices et lecteurs dans ces temps de militantisme féministe : Virginia Woolf, Vita Sackville-West, Carson Mac Cullers, Katherine Mansfield, Joyce Carol Oates, Sigrid Undset, Selma Lagerlöf. Plus encore, c'est Anaïs Nin (image ci-dessus) qui fait connaître la collection, avec son journal en sept volumes, ses récits autobiographiques, et ses livres *Venus erotica* et *Les Petits oiseaux*, tous deux immenses succès. Les œuvres sont un temps partagées avec les Editions des Femmes, lancées en 1972 par les militantes du MLF. Et quelle que soit la maison d'accueil, il faut souligner la fin presque définitive d'une censure qui pesait sur les textes à caractère érotique ou pornographique. Les temps sont plus adaptés pour Eric Losfeld ou Jean-Jacques Pauvert, mais les procès sont presque venus à bout des deux éditeurs ! Il reste à saluer leur ténacité et celle leurs avocats !

Revenons aux traductions, et constatons bien des oublis : celui des éditions Plon et de leur collection « Feux Croisés », édifiée dans les années 1930, puis abandonnée au début des années 1960, avant d'être réactivée par Ivan Nabokov. Flammarion, de son côté, sut accueillir Saul Bellow ou Tarjei Vesaas. Quant à Fayard, après des années 1930 exploratrices (la collection « Univers » abrita entre autres *La Montagne magique* de Thomas Mann), elle abandonna la littérature étrangère, Claude Durand en entreprit la reconquête après 1983. Nouveau président de la maison plus que centenaire Arthème Fayard, propriété d'Hachette et de Lagardère, le transfuge du Seuil assura ce renouveau en emmenant avec lui rue des Saints-Pères Alexandre Soljenitsyne et Ismaël Kadaré, et en ouvrant son domaine à tous les « univers ». Il fallait un « spécialiste », ce fut Jean-Bernard Blandenier, traducteur de Nabokov, qui se mit à la manœuvre, avant de mourir prématurément.

Lorsque Verdier installe son projet dans le hameau de Villemagne, les éditions Robert Laffont ne sont pas loin d'être reprises. Ce sera fait en 1990, par le Groupe de la Cité. Armand Pierhal ici, Ivan Nabokov là, André Bay ailleurs furent ainsi quelques-uns de ces artisans pour le compte de très grandes maisons, dont ils n'étaient que les collaborateurs. De plus en plus ces maisons deviendraient des filiales de groupes, Hachette en 1981, Editis

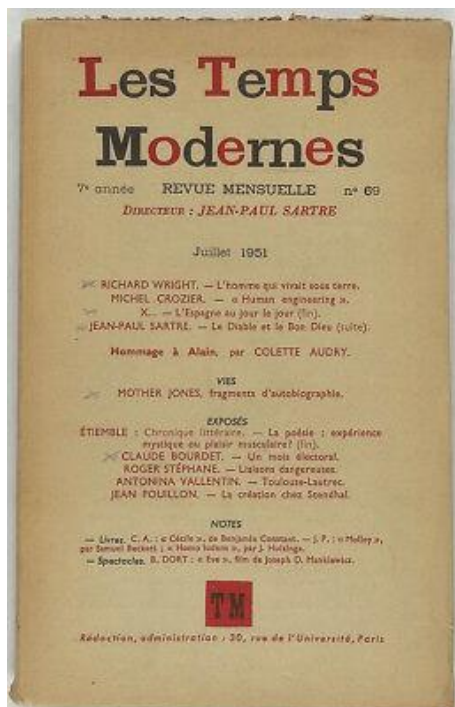
vingt ans après. Et encore et encore, la croissance des groupes se faisait de façon externe, en absorbant, en habillant, en déshabillant...

Dans cet univers des romans étrangers, nous nous souvenons mieux désormais de ce dont nous avons hérité, en tant que libraires, en tant que lecteurs. Il est temps, après ces deux précédents épisodes, de revenir vers des projets plus personnels, des aventures éditoriales à la fois ambitieuses et modestes, surprenantes, audacieuses, périlleuses aussi. L'histoire de l'édition est aussi celles de ces personnalités singulières. La guerre, la fin de la guerre, les nouveaux conflits, Cambodge, Algérie, Viêt-Nam, les idéologies, ont fait pousser des convictions, des engagements. Nous en retrouverons demain quelques-uns.

**Mardi 6 août 2019**

### - Artistes et modèles.

On se souvient que nous avons laissé hier ce récit en suspens avec le terme d' « engagement ». En France, le mot est objet de débats, d'études, de « disputes ». Depuis Voltaire jusqu'à Sartre et à Camus, en passant par Hugo et Zola, puis Gide, Barbusse et Malraux, le concours des intellectuels, des poètes, des écrivains, des artistes, à la vie sociale et politique, ne cesse de se discuter. Avant l'avènement des guerres coloniales, les temps ont été aux révolutions ou aux dictatures, aux conflits (Russie, Espagne, Allemagne, Italie). La dernière guerre aura imposé à chacun d'ouvrir les yeux, parfois à des choix personnels, résistance ou soumission. L'horreur nazie, les camps d'extermination, les massacres, le nombre sans fin des morts sur deux continents, la collaboration, la Résistance justement, puis l'espoir pour demain, sont autant de faits qui viennent assigner chacun à sa responsabilité. *L'intellectuel qui ne peut donner que ce qu'il a, apporte ce qui l'engage le plus, ce auquel il tient par dessus tout : sa réputation, sa signature et son nom qui engagent sa pensée. Il dispose de sa liberté, et ne le fait jamais sans hésitation ni scrupules* (René Rémond, 1959). Pour autant, dès la guerre finie, le débat politique est véritablement engagé.



Les revues nouvelles sont les lieux indiqués de cette expression, et le resteront longtemps. Dans Les Temps modernes, Sartre et Merleau-Ponty, en accord avant la rupture, vont s'opposer sur la sortie du capitalisme, des projets et des moyens. *L'humanisme des sociétés capitalistes, si réel et si précieux qu'il puisse être pour ceux qui en bénéficient, ne descend pas du citoyen jusqu'à l'homme, ne supprime ni le chômage, ni la guerre, ni l'exploitation coloniale, et, par là même, il est le privilège de quelques-uns et non le bien de tous.*

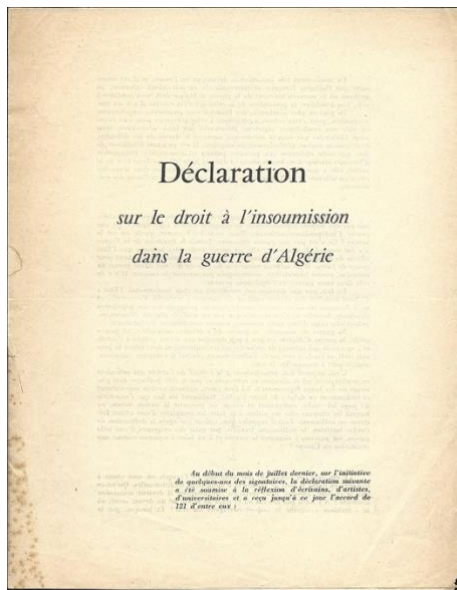
(Maurice Merleau-Ponty, Humanisme et terreur, 1947).

Si les principes d'égalité et de justice sociale sont ainsi au cœur des discussions dans ce temps des communismes espérés et des « socialismes réels », des ambiguïtés dans les choix, les débats autour des enjeux politiques engagent la liberté comme une valeur essentielle.

L'édition ne peut pas ne pas marquer son territoire de cette préoccupation majeure qu'est l'exercice de sa

liberté d'expression. C'est aux éditions de Minuit que l'on trouve l'un des acteurs les plus convaincants de ce qui sera notamment un combat après 1955, pendant la guerre d'Algérie, combat contre la torture, et pour le droit à l'insoumission, et la faculté de les écrire comme de les publier. Si des éditeurs tels que Le Seuil ou Julliard participent activement à la défense de ce droit à l'expression, c'est chez Minuit et aux éditions Maspero qu'on trouve l'intransigeance la plus grande. Entre 1955 et 1962, concernant la guerre en Algérie, sont ainsi publiés deux cent cinquante trois titres, par soixante dix-neuf maisons d'édition. Avec vingt-trois titres, les Editions de Minuit représentent 10% de la production éditoriale française. Elles enregistrent la moitié des saisies. Les éditions Maspero assurent le reste.

Quant à la cause, elle est plus morale qu'idéologique, et l'expérience des années 40 n'y est pas étrangère. *Depuis quatre ans j'ai vu tomber en poussière bien des raisons pour lesquelles nous avons combattu au cours de la dernière guerre. La plus claire, la plus évidente, était sans doute le refus de la torture*, expliquera le jeune éditeur (Jérôme Lindon a alors 36 ans) au cours de l'un des procès qui lui est intenté, celui du livre *Le Déserteur*, en décembre 1961. La parution du livre *La Question* d'Henri Alleg, sera l'un des évènements marquants de cette période, et le déclic dans les prises de conscience. Jean-Paul Sartre sera l'un des acteurs les plus engagés dans cette bataille. *Henri Alleg a payé le prix le plus élevé pour avoir le droit de rester un homme*, déclare t-il en Mars 1958, lors de la sortie du livre et de son interdiction



suivie de sa saisie. Ce sera l'argument de « communication » conçu par Lindon pour le livre, dans une affiche désormais célèbre. Sartre continuera son action quelques jours plus tard avec une « Adresse au Président de la République », *contre toutes les saisies et atteintes à la liberté d'opinion qui l'ont récemment précédée*. La « pétition » est signée de trois Prix Nobel, André Malraux, Roger Martin du Gard, François Mauriac.

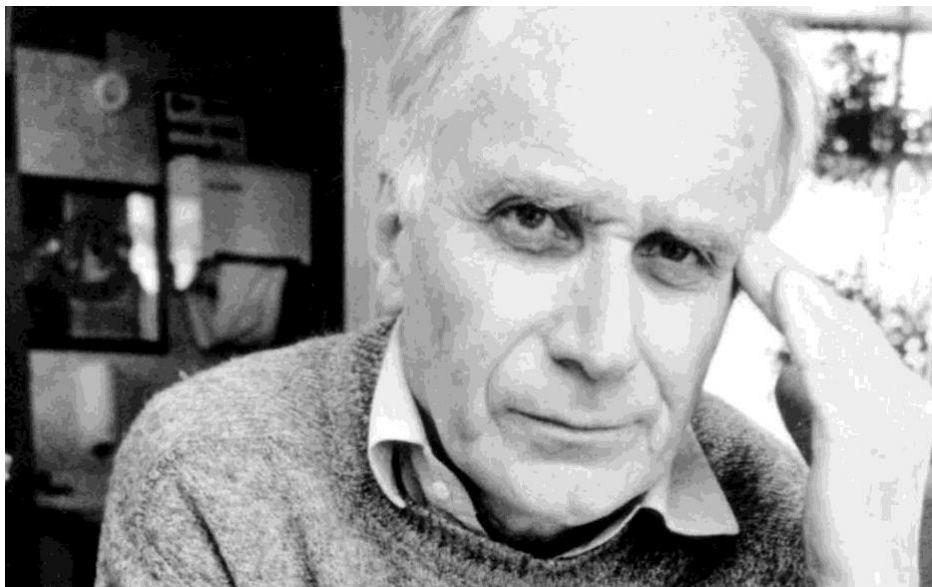
C'est bien entendu dans le Manifeste des 121, *Déclaration sur le Droit à l'insoumission dans la Guerre d'Algérie*, que se symbolise le plus souvent cet engagement d'intellectuels et d'éditeurs. C'est à Maurice Nadeau, à Dionys Mascolo et à Maurice Blanchot qu'est due la rédaction du texte, à Jérôme Lindon son impression, à François Maspero sa diffusion

publique dans sa librairie La Joie de Lire, à la revue Esprit sa diffusion « médiatique ». Même orienté à gauche, cet évènement n'est en rien le produit d'une union sacrée et programmatique. Il est un épisode de notre histoire nationale, et l'expression d'un moment collectif produit par une guerre insoutenable.

On trouve donc trois figures majeures de l'édition dans ce Manifeste. Jérôme Lindon, qui entame sa carrière d'éditeur en reprenant les Editions de Minuit à Vercors en 1948, se détermine au début des années 50 dans son engagement pour les auteurs du « Nouveau Roman », et pour les deux futurs Prix Nobel de Littérature 1969 et 1985, Samuel Beckett et Claude Simon. L'édition de la revue Critique, fondée par Georges Bataille, ouvre le chantier de la collection qui prolonge la revue, et qui accueillera Emmanuel Levinas, Jean-François Lyotard, les premiers travaux de Michel Serres, mais surtout l'ensemble de l'œuvre de Gilles Deleuze. C'est ainsi par l'usage de collections, confiées à des compagnons de route, que Minuit se taille une place exemplaire dans les domaines de la philosophie et des sciences

humaines. Kostas Axelos y dirige dès 1960 la collection Arguments, où l'on trouve Roman Jakobson, Georges Bataille, Herbert Marcuse ou Léon Trotsky. A partir de 1966, Pierre Bourdieu publie dans sa collection Le Sens commun ses livres les plus importants, jusqu'à La Distinction en 1980, mais aussi Jean Bollack, Luc Boltanski, Ernst Cassirer, Erving Goffman ou Richard Hoggart. En 1980, Minuit et Le Seuil dominent largement par leur image le marché des sciences humaines et sociales. Contre toute attente, Jérôme Lindon, dans le courant des années 80, va se désengager progressivement de ces domaines. Quarante ans plus tard, seule désormais la collection Paradoxe, où l'on trouve les livres de Pierre Bayard ou de Georges Didi-Huberman, assure, brillamment et avec une grande originalité, la pérennité des essais dans la maison.

A partir des années 80, c'est à nouveau dans la littérature que Minuit va trouver son meilleur engagement. Avec Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Bernard-Marie Koltès, bientôt Christian Gailly, François Bon, Marie Ndiaye, Christian Oster, ou Antoine Volodine, plus tard Yves Ravey, Laurent Mauvignier et Tanguy Viel, la maison à l'étoile bleue devient un lieu majeur, et jaloué, du roman en langue française.



François Maspéro

Même si elle n'est pas la route principale choisie par l'éditeur entre 1959 et 1982, la voie de la littérature est trouvée par l'écrivain et traducteur François Maspéro, lequel sera, après son départ des éditions, l'auteur d'une soixantaine de traductions exemplaires depuis l'espagnol et l'italien, et d'une douzaine de livres très personnels, récits et romans, publiés par Denis Roche au Seuil dans sa collection Fiction et Cie. Maspéro aime la littérature par dessus-tout, il a été éduqué avec le roman et la poésie, il a été libraire avant d'être éditeur. Tout dans la maison de la place Paul-Painlevé reste politique, de l'architecture à la couleur des murs, mais la politique ne se passe ni du récit, ni du mythe, ni du conte, qui fondent des sociétés, l'histoire des peuples. Le lecteur trouvera ainsi chez Maspéro la collection Voix, celle des poètes turcs, grecs, arméniens, catalans, sud-américains : Akhmatova, Elitys, Hikmet, Ritsos ou Valente, l'éditeur ouvre aussi ses portes au récit et à l'histoire, aux « vies minuscules » avec la collection Actes et Mémoires du peuple, on y trouvera par exemple les *Carnets de Louis Barthes*, publiés en 1978 et qui resteront longtemps un best-seller inespéré pour la maison en difficultés, ici aussi furent les premières traductions des *Récits de*

*la Kolyma* de Chalamov, que reprendront les éditions Verdier. Malheureusement, ces initiatives n'arrivent pas à endiguer les déficits chroniques de la maison accumulés à la fin années 70. La collection La Découverte, qui abritera une soixantaine de relations de voyages, de récits de pionniers, d'exploration et autres « de la conquête », et qui renouvelleront le genre, sera le dernier coup d'archet de François Maspero éditeur. Après *Le Devisement du monde* de Marco-Polo, *La Découverte de l'Amérique* de Christophe Colomb, après Darwin, Las Casas et Ibn Battuta, le libraire et éditeur laissera sa place à François Gèze et aux Editions La Découverte !

C'était il y a quarante ans. A cette heure des récits et autres relations que nous confiait la collection La Découverte, au lieu-dit Verdier, on entamait la découverte du métier d'éditeur. Dans la maison des Corbières, on n'aimait pas plus que cela les comparaisons, mais on savait le mode de la reconnaissance. Paul Flamand, fondateur du Seuil, José Corti à sa façon, François Maspero, Jérôme Lindon, ont été des modèles pour leur engagement professionnel, pour leur science du catalogue. Il existe finalement aussi peu de figures de l'édition que de compositeurs de chansons mémorables. Parmi elles, celle de Maurice Nadeau, un homme engagé dans son siècle et un artiste de... la « découverte ». Nous redécouvrirons demain.

## **Mercredi 7 août 2019**

### **- La guerre est finie ?**

Maurice Nadeau, centenaire éternel, est un des arpenteurs les plus engagés du vingtième siècle. Comment ne pas rester ébloui par le travail et l'inventivité de cet homme ! Extraits du recueil d'entretiens avec Laure Adler, *Le Chemin de la vie* (Verdier, 2011), à la question : *Pourquoi le travail d'éditeur t'intéressait-il ?*, la voix de Maurice Nadeau, 95 ans : *D'abord pour les rapports avec les auteurs. J'ai toujours aimé rencontrer les gens. Dans les années cinquante, j'aidais Clarisse Francillon, qui venait d'ouvrir une petite maison d'édition, rue des Quatre-Vents. Elle était très amie avec Max-Paul Fouchet. Ce dernier, retour des Etats-Unis, nous parle d'un livre dont on parle beaucoup là-bas : Under the volcano. Clarisse est convaincue qu'on doit publier ce roman en français, mais le texte est difficile, il nous faut être exigeant avec la traduction (...). Une coédition du Club français du livre et de Corrêa est mise sur pied. (...) Ma carrière d'éditeur commence au Pavois avec Les Jours de notre mort, de David Rousset, continue chez Corrêa, toujours avec la collection « Le Chemin de la vie » Je cherche à y publier des jeunes. Viennent à moi des gens qui sont un peu perdus, qui n'osent pas aller vers les grandes maisons. Durant ces années, je continue à travailler à Combat, j'y tiens une rubrique, y écris des articles de critique littéraire...*



Quelques secondes d'entretien pour donner des sens à sa vie, pour représenter un travail qui consistait à vouloir embrasser le monde : rencontrer les gens, porter des textes, traduire avec exigence, publier des jeunes, écrire, lire et « critiquer ». C'est cela l'édition. Rester en éveil et actif, Maurice Nadeau fut tout cela depuis les années trente jusqu'en 2013, l'année de sa mort. Qu'il confrontât son lecteur au texte de Sade, aux romans de Flaubert, ou qu'il fût pour lui le récit des groupes surréalistes, des amours fous et des ruptures, qu'il fût engagé dans la Résistance ou dans le journalisme (lire les mille pages d'articles récemment réunis de *Combat* par la maison qui porte son nom !), Maurice Nadeau fut un incessant intercesseur. Passeur de textes, ainsi qu'on dénomme désormais par cette pirouette de vocabulaire le métier d'éditer, il le fut plus pour le compte des auteurs et des lecteurs que pour celui des maisons qui l'accueillirent. Avant 1978, date à laquelle Denoël rompit son contrat avec lui, Maurice Nadeau fut en effet plus (ce que permet l'anglais pour distinguer deux fonctions du métier) un *editor* qu'un *publisher*. Le texte à éditer, avant l'économie de la maison à gérer. C'est ainsi qu'après Corrêa, que dirigeait Edmond Buchet, où il publia Malcolm Lowry, Lawrence Durrell et Henry Miller, et avant de risquer sa vie dans l'aventure de la *Quinzaine*, il inventa les *Lettres Nouvelles*, revue et collection, qui trouvèrent un gîte chez Julliard puis Denoël. C'est là, entre 1954 et 1978, que l'on a pu découvrir Bruno Schulz, Witold Gombrowicz, Arno Schmidt, Stig Dagerman, Leonardo Sciascia, les premières traductions de Walter Benjamin, mais aussi Jean Douassot (Fred Deux), Hector Bianciotti et surtout Georges Perec, dont Nadeau fut le premier éditeur. Nous voilà rendus à 1979. Le journaliste Nadeau, l'écrivain, l'homme des critiques et des revues devient l'éditeur à la double fonction et multiplie les réussites et les échecs, autant que les dettes. Depuis son départ de Denoël, Leonardo Sciascia et Kenneth White lui restent fidèles, il conserve John Hawkes, il découvre John Maxwell Coetzee, futur grand Nobel. Et chez les jeunes français, il va publier le premier livre de Michel Houellebecq et surtout les quatre premiers de Mathieu Riboulet.

A cette jointure des années 1970 et 1980, nous ne savons encore rien du sort du monde, mais on peut lire des signes annonciateurs. Le communisme est mis à mal dans son acception soviétique, laquelle révèle depuis les années trente et sans discontinuer son

visage le plus effroyable. En son temps, après ses rencontres avec Léon Trotsky, son compagnonnage avec Pierre Naville, avec l'affaire Kravtchenko, Maurice Nadeau avait aussi été un « révélateur » de l'horreur stalinienne. Depuis, et après le Nobel de Pasternak, il y a eu Hannah Arendt, Claude Lefort, Cornelius Castoriadis, il y a eu Alexandre Soljenitsyne, les exils, le Goulag, et les dissidents russes. Ces derniers d'un côté, relayés par les médias et par l'édition, les « nouveaux philosophes » qui s'en font l'écho d'un autre, les mouvements politiques à l'Est, après la Tchécoslovaquie, en Pologne, relayés par la revue de François Maspéro, *L'Alternative*, sont autant de coups de bélier dans le rideau de fer. Le mur de Berlin ne peut que céder. « Dans le même temps », le libéralisme « n'en loupe pas une » et organise son emprise future. A l'ouest, les engagements politiques qui suivent le mouvement de 68 vont se dissiper dans la décennie qui suit. La crise de la social-démocratie est entamée. Et les progrès de la technologie sont des anesthésiants de confort. Pour autant, les livres sont encore de papier. Pas encore dématérialisés, mais c'est pour bientôt !



*L'espoir maintenant.* C'est en 1980 un entretien testamentaire de Jean-Paul Sartre avec Benny Levy. Autour de ces mots, on va trouver ici chez Verdier, l'engagement des fondateurs de la maison. Autour de Benny Levy, il y a les traces de la Gauche prolétarienne, il y a la figure de Sartre, mais surtout la « réponse » à la question juive, les nouvelles questions, l'engagement dans la philosophie de Levinas, dans celle de Maïmonide et dans la langue hébraïque. La collection *Les Dix paroles* marquent plus que tout ce futur éditorial qui s'appuie sur la tradition. Si le compagnonnage et la dette à la pensée prévalent, il faut aussi apprendre à faire vivre, et cela requiert un certain sérieux, une incontournable éthique de la responsabilité. La vie des lettres, celle de la lettre carrée, un catalogue à venir, sont au prix de la bonne tenue économique de la maison. *Editor et publisher*, tout cela se tient. Tout le monde, y compris celui du livre, sent que les choses bougent. La tectonique des plaques est aussi celle des airs ambiants. En littérature comme dans les sciences humaines, il va falloir sortir des dogmes. Le retour de la fiction se profile, le roman policier gagne ses

lettres de noblesse, et se politise (Manchette d'abord, puis Vilar, Fajardie, et Daeninckx que nous retrouverons chez Verdier). C'est aussi le temps des grandes collections de science-fiction (Opta, Ailleurs et Demain, Présence du Futur...). Du Nouveau Roman, on conserve mieux Claude Simon qu'Alain Robbe-Grillet. Le mouvement et la revue *Tel Quel* perdent de leur ampleur, Philippe Sollers quitte *Le Seuil* et crée la revue *L'infini*, mais Roland Barthes reste rue Jacob et ses *Fragments d'un discours* amoureux vont devenir un livre sans âge, succès incontesté des quatre décennies à venir. Sartre, Barthes, Lacan, Aragon disparaissent, Foucault les suit de près. Des univers littéraires ou artistiques tombent en désuétude. On délaisse les surréalistes, on découvre Moscou, Berlin, Vienne au Centre Pompidou. Le Centre National des Lettres soutient la poésie et le théâtre, et aide à la traduction. Le nombre des publications commence sa croissance. De 18.000 nouveautés en 1979, le secteur de l'édition va passer à 25.000 en 1989, à 35.000 en 1999, et à 68.000 en 2017. L'arithmétique gagne le monde du livre, l'informatique y pourvoie. Les grandes maisons vont vite se restructurer. Lagardère achète Hachette en 1980. Le futur groupe Editis naît des Presses de la Cité et de Havas. La distribution fait sa mutation industrielle. La première décennie après la loi sur le Prix unique du livre est à la concentration. Le modèle de régulation n'y est pour rien, simplement il existe, en haut, un monde qui gagne, celui des groupes financiers. Mais le livre est aussi un métier d'artisans. Il existe donc un monde du bas, et il est actif !

Parmi les premiers effets du mouvement dit d'après-68, il y a le « retour au livre » d'une génération, il y a les explorations des catalogues passés et les ouvertures pionnières vers des horizons nouveaux. Les expériences des uns et des autres, issues de la guerre, servent aux nouveaux éditeurs. *L'espoir* qui les anime leur fait tenir pour meilleur compte celle de ceux qui ont réussi à faire tenir le cap au bateau. Aussi, depuis 1975 jusqu'au tournant du millénaire, le quart de siècle est celui d'aventures formidables, tout autant que de quelques déconvenues.

On va dans un premier temps les appeler « jeunes éditeurs », et ils feront l'objet d'une première étude en 1986. Puis on les appellera « nouveaux » avant de les qualifier de « petits éditeurs » dans un nouveau rapport en 2007, qui concernera de nouveaux venus, une nouvelle génération. Ils sont désormais dits « indépendants ». Ils sont beaucoup plus nombreux maintenant, et sont un peu tout cela. Ils connaissent depuis bientôt un demi-siècle des problématiques communes, mais ils auront aussi évolué avec un monde en mutation technologique profonde, notamment des conditions de fabrication. En 1980, la souplesse n'est pas encore le mot adéquat pour qualifier la composition des livres. Si l'offset domine depuis moins de dix ans, on imprime encore en typographie. Ceux qui choisissent le métier sont parfois imprimeurs (Le Lérot, Plein-Chant, Imprimerie de Cheyne, Fanlac, Jacques Brémond, ancien des mythiques éditions Robert Morel...), ou connaissent les techniques : Bruno Roy chez Fata Morgana dès 1970 ; en 1980, Georges Monti qui passe de l'imprimerie à l'édition en fondant *Le Temps* qu'il fait... La plupart de ces nouveaux visages ne vont pas vivre les mains dans l'encre, mais vont faire connaissance avec les impératifs de la fabrication tout autant qu'avec ceux de la diffusion.

En 1980, on dit avoir assisté à un printemps de la petite édition. Plus tard, on compte les naissances, on compte aussi les disparitions : on parle de plus de 800 créations entre 1975 et 1988, et de plus de 300 échecs. On se souvient de maisons exemplaires : Plasma, maison de Léo Ferré, mais surtout de singuliers issus du surréalisme ou de la pataphysique (Pierre Mabille, Benjamin Fondane, André Frédérique), Pandora, la maison de Jacques Bonnet, que



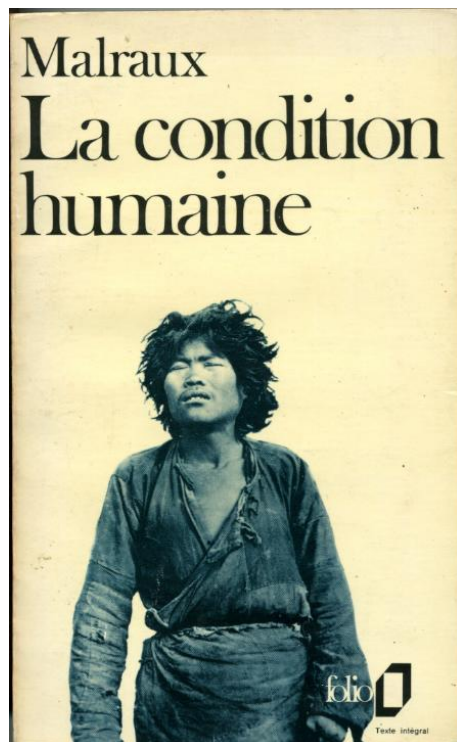
l'on connaît ici au Banquet, maison d'accueil d'étrangers, nordiques ou brésiliens, les Editions des Autres, explorateurs du domaine public du 19<sup>ème</sup> siècle, Le Tout sur le Tout, si attentifs à l'objet-livre, qui permirent de retrouver des auteurs égarés par Gallimard ou le Seuil : Paul Gadenne, Henri Calet, Georges Henein, Pierre Herbart, J.M.A. Paroutaud, et surtout Raymond Guérin, dont la réédition du roman *Les Poulpes* fascina les lecteurs dès 1983.

Intéressons-nous maintenant à celles et à ceux qui ont résisté. Nous livrerons demain avec eux une nouvelle bataille pour les livres, pour l'indépendance des esprits.

## Jeudi 8 août 2019

### - Cent et une manières de « faire des livres »

Nous avons hier suspendu notre propos sur les termes de *bataille* et d'*indépendance*. Vous souvenez-vous du roman que Mathias Enard publia en 2010, *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* ? Dans l'histoire que nous relatons, les couronnes ne sont plus sur les têtes des rois, les grands propriétaires n'ont pas plus de haut-de-forme, et quelques éléphants vont se faire la guerre, sans avoir besoin d'un prince assassiné, comme à Sarajevo en 1914. L'exercice de la conquête se fait dans le silence. En cette fin des années 1970, comment et par quelle ignorance de processus économiques déjà en cours ne voit-on rien venir des batailles que vont très vite se livrer groupes et maisons d'édition pour évoluer dans ce qui désormais ne s'appellera plus que le « marché du livre » ? C'est la question industrielle, celle de la distribution qui a déjà déclenché les hostilités, qui va occuper les dix ans à venir. Et c'est en suivant qu'on assistera à une bataille financière entre « premiers de cordée ». Il fallait une machine de guerre pour diriger cela, ce fut Hachette. Jusqu'en 1972, la

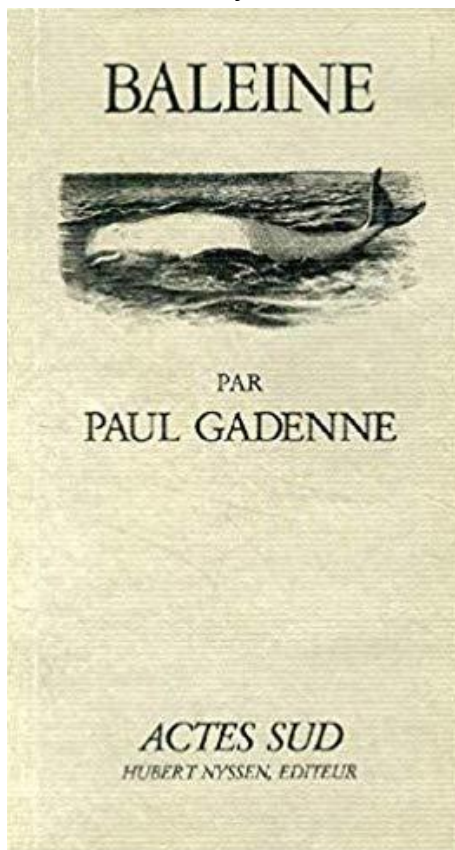


distribution des livres est presque monopolistique. Hachette va perdre, provisoirement, cette place industrielle essentielle, mais va reconquérir son espace de domination à travers la modernisation de ses équipements et la croissance externe, en absorbant des maisons en difficulté. Et cela jusqu'à vouloir « avaler » en 2003 le deuxième groupe français, Vivendi U.P., en voie de liquidation et recherche de repreneurs. Mais il est trop tôt pour cette histoire, on lira une autre fois son dénouement par la Commission européenne...Retour en 1972.

Cette date est doublement importante, pour Gallimard et pour l'ensemble des autres maisons. Dans le courant de l'année 1971, Gallimard crée sa propre collection de poche, *Folio*, retirant à la marque « Livre de Poche » d'Hachette les droits de grandes ventes, telles que Camus, Gide, Sartre, Malraux, Céline, Saint-Exupéry, et autres voix importantes du siècle. De surcroît, la maison « à la blanche » prévoit pour le mois de janvier 1972 de s'émanciper du premier groupe d'édition, en quittant la

distribution Hachette, et en édifiant son outil industriel, la Sodis. Ce souci d'indépendance

est prolongé par l'ouverture de cette distribution à d'autres éditeurs, indépendants pour la plupart, et par la création d'une structure de diffusion ad-hoc en direction des libraires. Il faut rappeler que la vente des livres est alors assurée par la seule librairie, les grandes surfaces ne s'intéressant pas au secteur des (pas encore) « produits culturels », pas plus que la Fnac, alors spécialiste dans la distribution de la photo et la hi-fi. La diffusion des livres, c'est la mission de représentants, majoritairement « vieille école », un héritage des Trente Glorieuses ! L'augmentation progressive du nombre des titres publiés chaque année va entraîner une réflexion sur les besoins en informations des libraires et sur les notions de diffusion. Si Gallimard maîtrise déjà la sienne pour sa propre production, le CDE, que crée en 1974 Claude Gallimard pour ses filiales Denoel et le Mercure de France, va prendre en charge les nouveautés et le fond des éditions de Minuit, des éditions François Maspero, de Galilée (maison créée en 1972 autour de Derrida), des éditions des Femmes (fondées en 1974 par des militantes du MLF), de Champ Libre (fondée par Gérard Lebovici et Gérard Guégan, et inspirées par Guy Debord et le situationnisme), et de L'âge d'homme à Lausanne. On saisit à l'énoncé de ces quelques maisons, si symboliques dans le renouveau de l'esprit de la profession, et de la production dans les essais et les sciences humaines au milieu des années 1970, combien les questions ouvertes autour de la diffusion et de la distribution sont cruciales. S'ils veulent produire une certaine « différence » dans leurs orientations, dans leurs choix, et la « promouvoir », les *indépendants*, les *petits*, les *nouveaux éditeurs*, dont les vocations se font jour, vont devoir se tenir à l'écart des « éléphants ».



nouvellement acquis par Jean-Luc Lagardère, tente une « récupération » par la création en 1983 du réseau des « librairies différentes », la plupart de ces catalogues en herbe se tiennent loin d'Hachette, tout autant du groupe des Presses de la Cité de Sven Nielsen. Ici, un nouvel actionnariat débute une phase d'expansion, et le groupe Havas investit finances et influences dans des projets de création et de reprises. La croissance externe est ici et encore l'arme de choix. C'est parti ! Dès les années 1980, et jusqu'à nos jours de 2020, deux oligopoles dominant ainsi le marché du livre ! Mais le livre est aussi un produit artisanal et une création procédant de la rencontre entre plusieurs individus : auteur, éditeur, libraire, lecteur. Ce miracle simple laisse bien des espaces, des poches d'air. Pour tout dire, de l'oxygène. Pour peu que les règles soient un peu respectées, les souris auront autant à respirer que les éléphants. La loi sur le Prix unique du livre a cette fonction régulatrice indispensable.

Il y a aussi des méthodes, et des moyens. Parmi ces moyens, et parce qu'il est dit que « les places sont chères », il va falloir trouver une diffusion adéquate.

Trouver un distributeur et un diffuseur en 1979 n'est pas vraiment simple. C'est certes un temps d'*alternatives*, mais elles ne durent pas toujours. Une entreprise d'inspiration écologiste porte ce nom, on lui doit les trois volumes du succès générationnel *Le Catalogue des ressources*. C'est à une maison ancienne, Berger-Levrault, chez laquelle on va trouver une grande rétrospective des architectures traditionnelles, qu'on devra une tentative

discrète mais efficace de nouvelle diffusion, Littera. Cette petite entité, trop fugace, prend en charge un catalogue original, décalé, dans lequel on retrouve l'esprit du 19<sup>ème</sup>. Aux éditions Phébus, créées en 1976 par Jean-Pierre Sicre, on trouve en effet des romantiques allemands, l'ensemble des contes et des romans d'Hoffmann, puis une traduction nouvelle des *Mille et une Nuits* ; tous ces livres viennent éveiller à de nouveaux territoires imaginaires. L'enseigne au Soleil trouvera en peu de temps le chemin du succès avec les récits de voyages que Jean-Pierre Sicre et son comparse Michel Le Bris vont chercher dans les grandes collections d'explorations de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup>, avant que Phébus ne se lance vite dans les traductions de romans. Les nuages arriveront avec des investissements trop onéreux et l'affaire se terminera au tournant du millénaire avec la reprise par le futur groupe Libella. De Littera à Libella donc : une aventure au prix de l'indépendance. Et de la perte.

La perte, l'échec, Hubert Nyssen va éloigner ces mots de son vocabulaire. Cet homme venu de la communication, va se donner à l'écriture ; très vite, il constitue une équipe. Actes-Sud est née en 1978, de premiers livres de sociologie rurale et de textes du théâtre militant occitan. Avant un premier contrat bref avec Littera, les livres sont envoyés par la poste. C'est une manière qui reste encore bien présente aujourd'hui où on a bien du mal à dénombrier les éditeurs, et où la crise des places dans les réseaux de distribution est encore plus grande. Actes-Sud va vite accéder à ce qui fonctionne, un contrat est ainsi passé en 1984 avec les Presses Universitaires de France, qui viennent de se convertir à la diffusion-distribution. L'équipe qui dirige la maison arlésienne peut dès lors assurer son décollage : la littérature, qui est entrée au catalogue en 1982 avec un tout petit livre au format peu ordinaire, *Baleine*, de Paul Gadenne, a eu le temps d'installer une confiance entre éditeur et lecteurs. Aussi mince soit ce livre, son succès ouvre un univers à Actes-Sud. Mais on s'en souvient, c'est l'inimaginable et durable succès de la romancière russe Nina Berberova qui va en 1985, avec *La Pianiste*, constituer le premier pas dans le développement d'une entreprise qui occupe depuis vingt ans les premiers rangs du secteur du livre, avec 10.000 titres publiés en 40 ans. On a choisi ici depuis longtemps la maîtrise de sa diffusion, et on convoque les miracles commerciaux, Prix Goncourt, Prix Nobel, polars suédois...L'histoire promet d'être trop longue. Suspendons ici la *success story*.

Ailleurs, et à l'heure d'une génération de lecteurs avides d'émotions littéraires, tout reconnaissants envers des poètes et des prosateurs trop oubliés ou ignorés, on ouvre un temps modeste de redécouvertes. Les maisons comme « Le Tout sur le tout » ou « Le Temps qu'il fait » savent leur dette à l'histoire, et aiment partager avec leurs auteurs ; d'ailleurs ils en ont même en commun. En 1981, Guy Ponsart pour la première a donné le titre d'un roman d'Henri Calet à sa maison, Georges Monti, pour la seconde, a choisi le roman d'Armand Robin comme patronyme de la sienne. Un goût pour l'anarchisme, cher au poète Robin, un goût pour son talent de polyglotte et de traducteur, de passeur de voix. C'est avec la reprise d'un texte d'Armand Robin publié en 1953 par Minuit, *La Fausse parole*, que débute ce qui reste un des plus beaux et des plus originaux catalogues des quatre dernières décennies. L'écrivain-comète Luc Dietrich, mort à trente ans en 1944, les languedociens Joseph Delteil et André de Richaud, le vieil André Dhôtel ou Henri Thomas, tous veillent sur la maison qui les accueille. Georges Monti destine son activité au roman, à la poésie, mais aussi à bien des formes brèves, récits, nouvelles. Comment ne pas citer à ce propos la traduction par Michel Orcel des *Dix petites pièces philosophiques* de Léopardi, le grand philosophe et poète italien totalement oublié ? Les poètes savent d'ailleurs ouvrir la porte de la maison. Nombre d'entre eux, dont Jude Stéfan, Jean-Claude Pirotte ou Christian Bobin,

n'ignorent pas combien ils doivent au Temps qu'il fait, comme les écrivains et photographes Gérard Macé ou Jean-Loup Trassard qui exposent ici, dans de beaux volumes simples, leurs images en noir et blanc.

La poésie est souvent un lieu aimé de ces « nouveaux » éditeurs. A partir de 1981 et du ministère de Jack Lang, les aides que va apporter le nouveau Centre National des Lettres vont libérer un secteur contraint par ses coûts de fabrication et ses trop faibles ventes. Les poètes sont soutenus par un grand nombre d'initiatives, en particulier pour la publication. Avant cela, on trouvait la poésie dans de nombreuses et souvent éphémères revues, les livres étant publiés chez Gallimard et Seghers, aux EFR (la collection d'Aragon), chez P.J.Oswald, Maeght ou chez Christian Bourgois, ou encore dans des maisons plus confidentielles en province (Rougerie à Limoges, Fanlac à Périgueux, Robert Morel et Jacques Brémond en Languedoc). C'est Fata Morgana, fondée en 1971, et qui travaillera les deux aspects de l'édition, courts tirages de tête, enluminés, et tirages ordinaires non coupés, tous fabriqués avec un soin sans pareil par l'imprimerie de la Charité à Montpellier. Il sera difficile pour Fata Morgana de devenir un modèle, aussi bien des futurs éditeurs de poésie se dégageront des exigences artistiques de Bruno Roy pour diriger leurs efforts vers le seul texte. Ainsi, à partir de 1978, de Calligrammes à Quimper, qui nous permit de découvrir Xavier Grall, Roger Judrin ou des inédits de Georges Perros, ainsi d'Obsidiane, d'Arfuyen, des éditions Ubacs à Rennes, de Cheyne en Haute-Loire, de tous ces militants de la cause en vers libres. A Bordeaux, depuis 1973, c'est Jean-Paul Michel qui établit les passages. Il choisit un nom d'enseigne qui est un manifeste : William Blake and Co. Sous le regard du poète anglais, il situe son action entre les champs de la philosophie et de l'esthétique, de la poésie et de la théorie littéraire. Jean-Paul Michel aime faire des différences, formats, papiers, livres courts, livres volumineux, enluminés, enrichis, ou simplement « typographiés ». La lettre, l'image, la lettre. La maison se donne aussi une vocation bordelaise avec le peintre Odilon Redon, le philosophe Jean-Marie Pontévia, et la relation des mois de la folie d'Hölderlin en bord de Garonne en 1802. Finalement, le fleuve et l'estuaire inspirent l'éditeur. On l'a dit, l'éditeur n'est plus seulement dans deux arrondissements de la capitale.

Si Ponsart est à Paris, près de la Butte-aux-Cailles, quartier ouvrier et « anar », Georges Monti réside non loin de Cognac. Il est donc vrai que beaucoup de nouvelles maisons sont en province. Depuis l'après-68, on marque la différence dans les modes de vie et dans le choix de l'espace, y compris dans la librairie et dans l'édition. La passion et l'engagement, la ténacité, les idées, remplacent l'absence de grande proximité avec les enseignes parisiennes ou celle de l'expérience professionnelle. Parfois l'action militante, qui a souvent précédé le choix du métier, crée du réseau. Jacques Bonnet, cité hier pour sa maison Pandora, met le sien en activité et obtient de rejoindre le CDE, pour le temps que vivra sa maison. Tout le monde n'a pas cette chance. Mais il y a souvent un homme dans l'ombre, qui met son talent à la disposition des autres. En 1979, ce sera Bernard de Fréminville. Psychiatre, libraire, animateur de la revue *Le Fou parle*, auteur en 1977 au Seuil d'un livre sur la violence exercée sur les « fous » (souvenons-nous de la passion suscitée pour les lecteurs par ces questions entre 1975 et 1985 !), Bernard de Fréminville préfigure aussi les geeks : il est féru d'informatique et décide de monter une structure mutuelle de distribution pour les petits éditeurs. Ce sera Distique, une aventure politique et commerciale raisonnée, qui va permettre à quelques belles maisons, aussi petites que nouvelles, de sortir de leur discrétion ou de leur isolement, et de trouver le chemin des librairies, tout autant que d'assurer la gestion de leurs factures et de leurs règlements. Ce sont Verdier, Solin, et des maisons plus

éphémères, qui font au départ le pari de cette distribution un peu « alternative ». Plus tard, en 1985, année de leur création, les éditions de l'Eclat à Montpellier, le Temps qu'il fait à Cognac, Jérôme Millon à Grenoble, les éditions Ombres à Toulouse rejoignent Distique. Dans les années 1980, ce nom symbolise un tropisme militant et collectif. C'est un moment trop court où le monde du livre s'organise autour de la loi sur le Prix unique du livre et à sa défense contre ses premiers prédateurs. A l'initiative de quelques-unes dont Ombres blanches, se crée le groupement de librairies L'œil de la Lettre. Les années 80 veulent encore « résister ». *Le combat continue* n'est plus le slogan politique scandé dans la rue, le principe investit le champ de la culture, dans les industries culturelles comme dans le spectacle vivant. Mais les années sont aussi accompagnées de la force des habitudes, d'une certaine paresse, de désengagements collectifs. Le mouvement commun aux professionnels du livre, qui se nouera dans des rencontres, des rendez-vous, des réunions, dans les premiers Salons du Livre à Paris et en province, que l'on pourra encore trouver dans les Assises du livre de 1991, se diluera dans l'auto-dissolution de L'œil de la Lettre, dans la fin interminable de Distique, cassé par une panne technique et financière en 1995. Mais la création littéraire est vivante, mais d'autres générations arrivent, mais la technique et sa domination vont nous réveiller. Les sciences humaines vont y retrouver des champs d'observation, et la critique sociale comme l'analyse politique vont reverdir. Nous en dirons plus demain et après-demain...

## **Vendredi 9 août 2020**

### **- Quelques pas vers le nouveau siècle**

Le lecteur des années 70 militait jusque dans ses lectures. Non seulement Marx et Freud étaient des bréviaires, mais on s'initiait aussi à toutes les formes des savoirs : philosophie, psychanalyse, anthropologie, sociologie, histoire, théorie littéraire. Dans toutes ces disciplines, le structuralisme est dominant. En général, la *french theory* est active, très active, ici et ailleurs. En Amériques surtout.

Les grandes maisons, Gallimard (qui publie Michel Foucault), Plon (qui publie Claude Lévi-Strauss), Flammarion (qui publie Fernand Braudel et la collection *Nouvelle Bibliothèque Scientifique*), et surtout Le Seuil (on y trouve Roland Barthes, Jacques Lacan, Algirdas Greimas, Jean-Claude Milner, Tzvetan Todorov) sont les maisons qui accompagnent le mouvement. Non loin de là, les éditions de Minuit, avec Pierre Bourdieu ou Gilles Deleuze, les éditions Maspero avec Louis Althusser et un *Capital* de Marx revisité, en compagnie d'Etienne Balibar et de Jacques Rancière.

L'histoire et l'anthropologie se nourrissent aussi de récits, de relations : la collection *Actes et Mémoires du Peuple* chez Maspero, la collection *Terre Humaine* chez Plon, sont des lieux de beaux succès. Les *Mémoires* de Géronimo, les *Carnets* de Louis Barthes, *l'Histoire de la Commune* de Lissagaray, *L'été grec* de Jacques Lacarrière, *Louons maintenant les grands hommes* de James Agee, *Chronique des indiens Guayaki* de Pierre Clastres. Bientôt, la nouvelle direction de Fayard par Claude Durand va opérer une emprise forte et contemporaine dans les domaines de l'histoire, apportant une ouverture inattendue dans une maison jusqu'ici plutôt conservatrice dans ses approches. Dans les domaines des sciences sociales dans les années 80, il faut donc compter sur Fayard. Dans les sciences aussi, où elle enchaîne les succès avant qu'Odile Jacob, à l'initiative de la collection *Le Temps des sciences*, n'emporte son réseau dans la maison qu'elle crée en 1986.

Les années passent, et le public semble se détacher progressivement des sciences humaines et sociales. Du moins la génération qui suit « celle de 68 » n'attache-t-elle pas à ces savoirs le même besoin dans son rapport au monde. L'émotion prend-elle déjà le pas sur la raison ? Au Seuil, la collection *Tel Quel* est partie avec Sollers, les collections « vedettes » des années 60 et 70 (*L'ordre philosophique*, *Linguistique*, *Le Champ freudien*) fléchissent. Rue Jacob, on crée en 1990 *La Couleur des idées*, qui va abriter une grande part des essais de la maison, tous champs confondus. Chez Minuit, des doutes mettent en retrait philosophie et sciences, on y crée en 1991 la collection *Paradoxe*, bientôt lieu unique des essais, où Georges Didi-Huberman va voisiner avec Gilles Deleuze. Pierre Bourdieu abandonne les Editions de Minuit, emmène la revue *Actes de la Recherche*, fondée en 1975, et rejoint Le Seuil, où il publie en 1993 *La Misère du monde*. Le succès est immense, tout comme les livres de la collection *Liber*, qui prolongent la collection *Le Sens commun*, laquelle avait ouvert, dès les années soixante, les travaux de recherche à tous les publics. En 1995, Pierre Bourdieu, poussé par son identification publique aux idées politiques d'une gauche plus radicale que le modèle mitterrandien, et par les grandes grèves de 1995, crée la maison d'édition Raisons d'agir. Le succès considérable du livre de Serge Halimi, *Les Nouveaux chiens de garde*, y est un évènement. C'est aussi la relance pour Le Monde diplomatique, qui est lié en 1997 au mouvement ATTAC. Les livres d'économie politique reprennent une place inattendue sur les tables des librairies. C'est surtout le moment où de jeunes éditeurs, poussés par de nouveaux engagements et par les mouvements sociaux, entreprennent de fonder de nouvelles maisons, dans les domaines des sciences humaines et sociales.

A Marseille, les éditions Agone sont fondées en 1998 par un collectif qui anime depuis déjà sept ans la revue éponyme. Le premier livre est la réédition de Paul Nizan, *Les Chiens de garde*. L'essai pamphlétaire du condisciple de Sartre à Normale Sup' fut publié par Rieder en 1932, et était dirigé contre la philosophie « embourgeoisée » de son temps, alors que son auteur était encore au PCF. Repris avec succès par Maspero en 1969, cette nouvelle édition lance une maison qui va vite compter dans le renouvellement de la critique politique et sociale, de l'histoire. Pierre Bourdieu, Jacques Bouveresse, Noam Chomsky, mais aussi George Orwell et Karl Kraus, sont parmi les auteurs réguliers du catalogue, qui s'ouvre aussi à de jeunes chercheurs dans les domaines de la sociologie et de l'économie. En 2004, le militant d'Action directe Jann-Marc Rouillan rejoint Agone, va y publier ses livres, mémoires, récits de vie, tout en trouvant un travail dans la maison, qui lui ouvre les portes dans les dernières années de sa détention. En 2002, une *Histoire populaire des Etats-Unis* de Howard Zinn, un livre publié en 1980 aux USA et refusé par tous les éditeurs en France, vient sauver la maison en difficultés et l'aligner sur les grands éditeurs de « SHS ». Depuis dix-sept ans, ce livre a retenu l'attention de plusieurs centaines de milliers de lecteurs. Gérard Noiriel renouvelle le phénomène en 2018 avec une *Histoire populaire de la France*.

Thierry Discepolo, l'un des animateurs principaux de la maison, travaille de son côté sur l'édition contemporaine. En 2011, son essai *La Trahison des éditeurs* fait grincer les portes de Gallimard, d'Actes-Sud et d'autres officines éditoriales. Auparavant, le thème de la trahison était pourtant cher à certains de ses aînés dans le métier, troublés par leur origine et son incompatibilité dans leur engagement politique. Ainsi de François Maspero, répondant en 1970 à Chris Marker, *Je suis un bourgeois qui trahit la bourgeoisie, et toujours pour la trahir mieux*. Ainsi de Jérôme Lindon, affirmant : *Il existe un « bon usage de la trahison », celui qui incite l'éditeur à donner naissance aux livres que l'on n'attendait pas, et à rendre audibles les questions que l'on n'entendait pas (ou refusait d'entendre)*. On le constate jusque dans le sens des mots : le monde a bougé !

Gageons pourtant que la trahison dénoncée par le fondateur d'Agone reste celle d'un certain ordre culturel et du système de « reproduction », au sens de Pierre Bourdieu, qu'il produit. C'est cet ordre que d'autres vont vouloir aussi contribuer à mettre en critique, pour, eux aussi, « rendre audibles les questions que l'on n'entendait pas ». C'est ce que va faire, à partir de 1998, Eric Hazan avec La Fabrique, après son départ provoqué d'Hachette, où il dirigeait, depuis sa reprise en 1992, la maison de beaux-arts auparavant familiale, et que le groupe avait absorbée en 1992. De nombreux débats sur l'édition trouveront ici un écho dans les livres d'André Schiffrin, publiés et promus par La Fabrique, dont le célèbre *L'édition sans éditeurs*, essai sans concession et relation de l'expérience de Schiffrin dans le monde américain des livres, chez Pantheon Books. Des philosophes ou des historiens comme Giorgio Agamben, Jacques Rancière, Zygmunt Bauman, Frédéric Lordon, Sophie Wahnich, accompagnent l'action de la maison d'édition en y publiant régulièrement. C'est en 2007 par le livre du Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, que La Fabrique fait trouver son plus grand écho aux thèses souvent qualifiées de radicales qu'elle soutient. Alain Badiou, philosophe particulièrement lu et écouté dans cette première décennie du millénaire, y publie aussi quelques-uns de ses nombreux essais. Pourtant, le soupçon pèse sur la maison, en particulier pour ses engagements envers la Palestine dans le conflit avec Israël. La Fabrique est sans concession, et l'antisionisme qu'elle promeut inspire à des intellectuels juifs et non-juifs des soupçons d'antisémitisme. Le débat sur la « question israélienne » existe depuis les premiers soutiens militants à « la cause palestinienne » dans les années 60, il est réactivé lors des conflits, en 1967, en 1973, en 1982. Les massacres de Sabra et Chatila qui mettent en cause l'armée israélienne alimenteront plus encore ce débat, avant les intifadas successives de 1993 et de 2005, et l'assassinat de Rabin en 1995, puis les arrêts des négociations. Les cent-huit numéros de la *Revue d'études Palestiniennes*, publiée chez Minuit entre 1981 et 2008 sous la direction d'intellectuels proches de l'OLP, dont Elias Sanbar, auront à cœur de donner crédit et autorité au peuple palestinien et à son histoire. Cette longue série de publications reste à la fois un témoignage de responsabilité et le constat d'un objectif politique interrompu.

Il existe d'autres façons de s'intéresser à l'histoire, à la poésie et à la philosophie juives. Proche un temps de Verdier, avec qui il partage une diffusion commune, Michel Valensi vit entre l'Italie, Israël, Paris et le sud de la France, d'une bibliothèque à une autre. Dans cet exercice d'une diaspora personnelle, il rassemble pour les éditions de l'Eclat, qu'il fonde en 1986, et qu'il structure en collections, des livres d'auteurs souvent méconnus, comme ceux du philosophe triestin Carlo Michelstaedter, météore suicidé à 23 ans en 1910, ceux de la philosophe espagnole Maria Zambrano, ou encore de Leo Strauss, l'un des plus grands philosophes d'origine allemande, émigré en Amérique, et dont l'œuvre fait le lien entre Athènes et Jérusalem. A ces intellectuels exilés pour leur origine ou leur engagement, et auxquels s'ajoutent Walter Benjamin et son ami Gershom Scholem, l'Eclat joint des poètes et écrivains, ou des historiens juifs vivant comme Scholem en Israël. On lit, dans son catalogue de près de 500 titres, la dette intellectuelle et amicale à Giorgio Colli, éditeur en Italie de Nietzsche, ou celle à Jacques Bouveresse, dont le compagnonnage va ouvrir l'Eclat à Wittgenstein et aux américains de la philosophie analytique. Pour autant, ce travail n'ignore pas les remous du temps, et d'une modernité erratique. Des essais de Philip K. Dick, de Yona Friedman, de David Lewis, viennent leur donner des éclairages nouveaux.

La complexité du monde, la confusion dans les esprits, sont autant de déterminants partagés par des hommes et des femmes pour qui les livres sont des outils indispensables. En ce début des années 2000, les impératifs écologiques désormais évidents vont associer les

techniques et les limites des progrès, et mettre le modèle économique dominant en critique. Entre 1960 et 1990, l'écologie politique a eu ses voix : René Dumont, André Gorz, Ivan Illich, Jacques Ellul, Pierre Charbonnier. C'était avant la chute du Mur, avant le monde sous Internet, avant les GAFAs, mais le changement climatique est à l'œuvre et on reste sourd à ces voix. Il faut attendre le début de la deuxième décennie du millénaire pour que le voile levé par les spécialistes de la planète ne relance l'écologie humaine et l'écologie politique. Ce sera chez un bon nombre d'éditeurs indépendants tout neufs, tels que Wildproject, Rue de l'échiquier, ou les éditions Dehors. La « collapsologie » si présente désormais n'est pas tout à fait une discipline, mais les menaces sur le monde vivant et l'espèce humaine sont des éléments pour une critique de l'industrie, des modes d'énergie, des modes de vie en occident, du tout-numérique. Autant de sujets traités par une nouvelle génération de chercheurs engagés, et dispensés par ces éditeurs, mais aussi au Seuil (collection *Anthropocène*), chez Actes-Sud, chez Buchet-Chastel ou à La Découverte. En attendant cette production à caractère scientifique sur l'état de notre environnement, des initiatives se sont multipliées dans l'édition d'essais, de sciences humaines et sociales. La ligne est plus philosophique chez Amsterdam, créée à Paris en 2003, et qui relaie notamment les travaux de Judith Butler, de Jonathan Israel et de Marcus Rediker, plus politique chez Lux, créée en 2002 au Québec, qui reprend des écrits de Noam Chomsky, qui fait connaître l'activiste américain David Graeber ou le militant anarchiste Normand Baillargeon. Chez les belges de Zones Sensibles, l'orientation est dirigée vers une critique construite et radicale de la technique autant que de la communication et de ses outils contemporains. Le catalogue est fait d'objets souvent singuliers, décalés dans leur discipline. On est encore surpris dans la maison du succès de *Brève histoire des lignes* de l'anthropologue Tim Ingold. Ce sont souvent ces succès inattendus qui font la richesse de ces nouvelles maisons, et que de grandes maisons leur jalourent. Chez Libertalia à Montreuil, un autre éditeur d'inspiration anarchiste (l'édition est à nouveau, comme dans les années 70, le lieu de nombreuses entreprises libertaires), le catalogue est plutôt composé d'auteurs du domaine public, de textes témoignant de l'histoire du mouvement, mais il abrite aussi des essais récents, tels que le pamphlet de William Blanc, *Les historiens de garde*, dirigé contre les succès très contestables d'historiens amateurs, tels que Lorant Deutsch ou Patrick Buisson.

L'histoire est un domaine de prédilection pour l'édition, depuis Jules Michelet et Augustin Thierry jusqu'à la Nouvelle Histoire dans les années 70, et maintenant au-delà. Après les succès de Philippe Ariès au Seuil, après les révélations sur la *France de Vichy* par Robert Paxton, après *la Méditerranée* ou *L'identité de la France* de Fernand Braudel, après les années de gloire de l'école des Annales chez Gallimard avec Emmanuel Le Roy-Ladurie (le public immense, inattendu, pour *Montaillou*, *Village occitan* en 1976), des médiévistes Georges Duby et Jacques Le Goff, de François Furet et de sa Révolution française, revue et corrigée au moment du Bicentenaire et objet de tant de polémiques, et après la publication luxueuse des *Lieux de mémoire* (dirigée par Pierre Nora de 1984 à 1992), après les succès sans cesse des biographies historiques chez Fayard, ou encore celui des travaux de Jean-Pierre Vernant et de Paul Veyne, l'Histoire avec un grand H semble faire une pause dans ce qui était son immense lectorat.

Nous sommes dans les premières années du nouveau siècle, et les incertitudes éditoriales y sont majeures. Les temps, on l'a vu, sont à la lecture d'essais plus saillants en économie politique, en sociologie, en philosophie aussi. L'histoire hésite donc, il faut aussi lui trouver de nouveaux repères et des auteurs de référence. Patrick Boucheron va incontestablement



devenir l'un de ces passeurs dont la discipline a besoin pour repositionner son domaine et retrouver son amplitude. Au Banquet du Livre, on le connaît depuis 2006 déjà, et après un premier livre chez Belin, l'un des meilleurs catalogues d'histoire, paraît chez Verdier en 2008 un premier essai, *Léonard et Machiavel*, qui trouve un bel écho. Aussi bien en tant que nouveau directeur de la collection *L'univers historique*, créée par Michel Winock en 1973, collection aujourd'hui fortement renouvelée dans son fond et redevenue principale dans le paysage de langue française, qu'en tant qu'auteur (*Conjurer la peur*) que directeur de l'ouvrage collectif *Histoire mondiale de la France*, c'est avec une ténacité exemplaire que Patrick Boucheron avance avec le risque, qu'il assume, de déplaire, mais portant à nouveau l'histoire auprès du plus grand nombre, sans pour autant transiger avec le sérieux de la discipline, et dont ses aînés ont toujours fait preuve. Car publier et éditer sont aussi une affaire de dette.

Si le Seuil peut se réjouir de retrouver une première place, si Fayard se remet dans la course avec de jeunes chercheurs, c'est aussi à des maisons plus petites, plus fragiles que le lecteur et l'utilisateur des pratiques en histoire doit de renouveler ses angles de vue. Il faut ici saluer entre autres deux maisons : Champ Vallon, avec Patrick Beaune, qui distille depuis quarante ans, en ses terres savoyardes, de la littérature, de la poésie, avec la collection *Recueil*, et de l'histoire. La collection *Epoques*, avec plus de 120 titres, y est depuis 1986 dirigée par Joel Cornette, historien moderniste réputé pour ses travaux, mais tout autant pour sa persévérance dans l'édition. Il est en effet le responsable chez Belin des treize volumes de *L'Histoire de France (2009-2012)* comme de la collection en cours *Mondes anciens*. Chez Anacharsis à Toulouse, un grand sentiment pour l'histoire, grande, petite, voire « minuscule », celle des vies des hommes, domine un catalogue de 150 titres publiés depuis 2003, que ce soit en littérature comme dans les textes classiques, traduits du grec, du latin, ou de langues orientales, que ce soit dans les légendes et autres sagas. La présence d'une Clio plus « sérieuse » est plus évidente encore dans des textes sur la piraterie, ou sur l'évolution de la Méditerranée et des confins de l'Europe, ou encore dans l'histoire trop inconnue ici de l'Amérique, celle du Nord, que l'on connaît sous le nom d'Etats-Unis. Chez Anacharsis, l'ambition est de réunir des auteurs et de constituer au plus vite un catalogue. Un regard sur les expériences précédentes permet des décisions rapides, sur les modes de production (lancement sans attendre d'une collection de poche), sur la diffusion. Car ce souci déjà évoqué dans l'épisode précédent reste un facteur décisif dans la vie d'une maison d'édition. Distique, les PUF, qui accueillirent en leur temps quelques-unes des belles maisons évoquées, en littérature comme en sciences humaines, ont disparu ou ont abandonné cette mission. Deux entités principales restent ouvertes aux « petits, nouveaux, indépendants » : Harmonia Mundi créée en 1987, et Belles-Lettres en 1994, les deux assurant diffusion et distribution, sur un modèle qui a observé les évolutions de trois grands réseaux, Distique, Le Seuil, le CDE. Si dans l'édition, produire est une chose difficile, risquée, ces deux métiers qui conduisent les livres dans les librairies le sont tout autant. Quant à la librairie, thermomètre vivant de la santé des livres et des lecteurs, et dont nous ne parlerons pas ici, elle se réjouit de tant de propositions, tout en regrettant parfois de ne pouvoir leur donner autant d'espace que nécessaire, ni le temps long dont elles ont besoin.

Demain, ce sera le dernier épisode de cette promenade sylvestre. Nous verrons que nous sommes loin d'avoir vu tous les arbres dans cette forêt d'éditeurs, arpentée sans autre boussole que la mémoire de quelques chemins.

**Samedi 10 août 2019**

**-Jaune le soleil**

*Ceux qui ont soif d'une littérature d'illusion qui leur dépeint le monde tel qu'il n'est pas, peut-être parce qu'ils ont besoin d'un tel prisme pour se parfaire eux-mêmes, ceux-là peuvent jeter Endetté comme une mule (ou la passion d'éditer). Je n'irai pas jusqu'à leur conseiller de brûler les livres que j'ai édités, mais ils sont si vulnérables, si accessibles aux défaillances de l'esprit et de la chair qu'ils risqueraient, en y hasardant un regard, de s'enfoncer davantage dans les turpitudes dont ils se sentent menacés nuit et jour.*

C'est une des phrases de conclusion des mémoires d'Eric Losfeld, publiées par Belfond en 1979, quelques mois avant sa mort. Si on trouve dans le ton du propos le goût provocateur de l'homme, et sa fidélité aux idées libertaires comme à son engagement pour le surréalisme, dont il fut le dernier éditeur avant la mort de Breton, on ne peut manquer cette exaltation simple des libertés, politique, sexuelle, dans le langage, qui suit les années d'après la guerre, et qu'on trouve chez de trop rares auteurs, justement chez les derniers du groupe surréaliste, ou chez Georges Bataille, Pierre Klossowski, André Pieyre de Mandiargues, ou plus tard encore chez Bernard Noël. On l'oublie trop souvent aujourd'hui, mais la censure est encore à l'œuvre sous le Général, elle touche particulièrement Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur des œuvres du marquis de Sade, Maurice Nadeau ou Maurice Girodias, et bien entendu Eric Losfeld.

Ce goût pour la liberté n'a pas échappé aux deux animateurs des éditions Tristram, Jean-Hubert Gailliot et Sylvie Martigny, fondées à Auch en 1989. Ainsi la republication des mémoires des deux éditeurs va-t-elle rejoindre un catalogue mesuré dans le nombre des titres, mais toujours surprenant par ses choix et par l'attention portée à chaque livre, au corps comme au vêtement. La traduction y tient une place importante, celle, nouvelle, du roman de Laurence Sterne *Tristram Shandy*, saluée par tous comme donnant enfin une des premières places dans le roman européen connu un succès inespéré. Cet oxygène permit à la maison de tracer ses chemins et d'explorer les œuvres de l'écrivain allemand, réputé intraduisible, Arno Schmidt, de réunir celle, inédite, de J.G. Ballard, romancier lié longtemps au domaine de la science-fiction, ou encore de retraduire celle de Mark Twain, que les lecteurs redécouvrent dans une « autre langue » que les anciennes versions françaises.

En 2016, Tristram reprit le beau texte de Bernard Wallet, initialement publié en 1992, *Paysage avec palmiers*. L'auteur, qui voyageait pour le compte de Gallimard dans tout le sud du bassin méditerranéen, y faisait le récit d'un Liban en guerre par le biais de scènes de la violence au quotidien, banale, implacable. Bernard Wallet fut par la suite, en 1997, le créateur des éditions Verticales. A cette enseigne, il convia de jeunes auteurs français qu'il découvrit, ou auxquels il donna un éclairage révélateur : Maylis de Kerangal, Olivia Rosenthal, Arno Bertina, Arnaud Cathrine, Pierre Senges, François Bégaudeau, Régis Jauffret. La maison appartenait au Seuil, avant la reprise tempétueuse de la rue Jacob par Hervé de la Martinière en 2004. Devenue filiale de Gallimard en 2004, Bernard Wallet dut laisser en 2009 sa place à Yves Pagès pour entretenir et faire évoluer ce qui reste un belle « pépinière » d'écrivains.

Sous le regard d'Antoine Gallimard, les filiales sont organisées dans un certain ordre de production. Ainsi de Verticales, mais plus anciennement la grande « maison blanche » possède Denoel, le Mercure de France, les éditions Joelle Losfeld ou la Table Ronde. Dans cet ensemble Gallimard, à Verticales s'est aussi ajoutée en 1997, la maison que Marc Barbezat fonda en 1940, l'Arbalète, qui accueille Antonin Artaud, René-Louis des Forêts et

surtout Jean Genêt pour ses premiers livres. C'est particulièrement aux éditions P.O.L que le groupe, qui en devient majoritaire en 2003, doit un certain nombre d'expressions nouvelles dans tous les domaines de la littérature, et aussi de beaux succès publics. Paul Otchakovsky-Laurens avait tenté l'aventure en solitaire de l'édition en 1983, avant de solliciter un premier soutien à Gallimard en 1988. Sous la couverture blanche et le seul logo composé des trois lettres, de deux points et de sept pions de jeu de go, la maison va rassembler plusieurs centaines d'écrivains, romanciers, poètes, essayistes, critiques d'art ou de cinéma. « Feuilletter » en ligne le catalogue de P.O.L est l'occasion d'en découvrir la si subtile variété. Si ce catalogue est un lieu pour quelques-uns des grands auteurs des quarante dernières années, il s'adresse aussi et avant tout aux lecteurs. La réussite de certains, Emmanuel Carrère, Charles Juliet, Marie Darrieussecq, Martin Winckler, Jean Rolin ou Mathieu Lindon, ne fait aucune ombre à une plus grande confidentialité, même si trop souvent regrettable, de nombre des autres. C'est cette force morale et sa conviction de « premier lecteur » qui furent les vertus cardinales de Paul Otchakovsky. A sa mort tragique en janvier 2018, la direction de la maison a été donnée par l'actionnaire principal Gallimard à l'un des auteurs du catalogue, Frédéric Boyer, lui-même anciennement responsable éditorial de Bayard.

Entre 1977 et 1983, Paul Otchakovsky avait donné son surprenant acronyme à une collection chez Hachette. C'est là qu'il avait conduit Georges Perec, à son départ de Denoel/Lettres nouvelles (Maurice Nadeau). *La Vie, mode d'emploi* y avait remporté en 1978 le Prix Médicis, mais le compagnonnage fut interrompu par la « disparition » de l'écrivain à 45 ans en mars 1982. Ce roman est resté l'un des plus grands livres du dernier demi-siècle, et l'un des plus commentés. Si son éditeur avait à peine plus de trente ans lors de son arrivée dans le groupe Hachette, il n'en était pas à son coup d'essai. Il avait accepté en 1970, l'année de ses vingt-cinq ans, la création d'une entité éditoriale chez Flammarion, la collection *Textes*. Mais c'est chez Christian Bourgois que le jeune débutant fit ses premiers stages.

Christian Bourgois, lui-même fut un admirateur de Maurice Nadeau et un collaborateur de René Julliard, alors éditeur des *Lettres Nouvelles*, avant de prendre la direction de la maison à la mort de son fondateur en 1962. Le Groupe de la Cité, qui venait d'acquérir Julliard, confia très vite à Christian Bourgois le soin de monter une maison à son nom. On a fêté les cinquante ans des éditions Christian Bourgois au Théâtre de l'Odéon en février 2016, avec un parterre d'auteurs et de comédiens. Ce fut l'occasion de la publication d'un beau catalogue rétrospectif rouge, dans lequel on lit le génie d'un éditeur. *Mon catalogue c'est ma vie, ai-je parfois dit avec un peu d'emphase certes, mais je le crois profondément, tant il est vrai que les quelques 4000 ouvrages publiés sous mon nom depuis 1966 me donnent un sentiment de fierté que je ne peux vous cacher aujourd'hui en m'adressant à vous, qui me faites grand honneur à récompenser ce travail. Mais par ce geste, ce n'est pas seulement un éditeur que vous honorez, c'est aussi un catalogue, et donc ses auteurs et leurs œuvres (...) Je crois avoir composé mon catalogue avec le constant souci qu'il exprime au plus près mes préférences littéraires et esthétiques, et le désir que les auteurs convoqués à figurer dans ce catalogue, sinon se reconnaissent dans la diversité de mes choix éditoriaux, du moins y trouvent leur compte sans jamais avoir l'impression de céder sur leurs propres exigences.*

Christian Bourgois, dont le propos précédent est tiré d'un discours tenu au cours de la remise d'un prix international à Guadalajara, un mois avant sa disparition, fut en effet en France le messager de la littérature « du monde entier ». En tout premier lieu de l'Amérique, celle des pionniers du roman contemporain, entre Boston et San Francisco. Depuis les écrivains de la *beat génération* jusqu'à Toni Morrison, qui vient de disparaître, Christian Bourgois, puis Dominique qui continua la direction de la maison à la mort de son mari en

2007, convia libraires et lecteurs à une des toutes plus belles aventures du livre. On se souvient encore de ce que *Les Versets sataniques* de Salman Rushdie, dont il fut l'éditeur produisirent en 1988 et après. Après la langue des américains, c'est vers l'espagnol et le catalan que l'éditeur se tourna, peut-être influencé par son ami Jorge Herralde, fondateur en 1969 des éditions Anagrama. De fait, les éditions Bourgois nous permirent de découvrir Enrique Vila-Matas, Javier Tomeo, Roberto Bolano et Jaume Cabré. Le Portugal est tout près. Après Fernando Pessoa dont il permit l'ensemble des œuvres en français, le catalogue s'enrichit d'une trentaine de livres denses et déconcertants du grand Antonio Lobo Antunes. Cela devrait suffire à qualifier une vie. Elle s'arrêta trop vite, à 74 ans. Dominique, qui partageait sa vie et l'édition, aura poursuivi pendant douze ans leur déjà longue histoire. Une fâcheuse reprise l'aura interrompue brutalement au printemps dernier. Même si c'est le lot des contingences économiques auxquelles n'échappent pas les actions les plus vertueuses, on ne peut que regretter la capture de ce nom qui nous aura accompagnés depuis toujours et dont on se réjouissait en tant que lecteur, sans en mesurer véritablement la part de risque.

On pourrait objecter lors de ce dernier épisode d'une histoire très partielle de l'édition en France depuis la fin de la guerre en Europe et en Asie, que les éditeurs mentionnés sont majoritairement de sexe masculin. Il est vrai que, de ce point de vue, le métier s'est transformé dans les quarante dernières années. Les assemblées représentatives dans l'édition, au SNE ou ailleurs, ont longtemps gardé l'aspect de celles du Sénat ou de la chambre des députés, costumes sombres, chemises blanches et cravates. Il aura fallu quelques « pionnières » pour y trouver des équilibres normalement évidents entre hommes et femmes. On se souvient d'Adrienne Monnier, rue de l'Odéon, éditrice dans les années vingt de James Joyce, dans les deux langues. Mais ce moment de l'histoire finit par tenir des exceptions, des « bizarreries ». Régine Deforges paiera en 1968 le prix de son audace, être la première véritable éditrice en France, et revendiquer une libération sexuelle « interdite » en publiant dans sa maison L'or du Temps le roman érotique d'Aragon, *Le Con d'Irène*. Peu après, prolongeant les mouvements féministes, les choses se déclenchent vraiment. Il y a d'abord la fondation des Editions des Femmes en 1974, déjà évoquée. En 1980. Anne-Marie Métailie ne pense pas consacrer sa vocation à une expression politique ou au mouvement des femmes. Elle choisit naturellement en 1979 cette voie pour faire connaître ce qu'elle aime et défend, l'espace latino-américain, passant rapidement de l'anthropologie et de l'histoire à la littérature. Si sa maison va se diversifier progressivement, elle est devenue un lieu incontournable pour les romanciers et nouvellistes des Amériques centrale et du sud, hispanophone et lusophone. La collection *Suites*, qui reprend une grande part de son catalogue d'un millier de titres, est le témoignage de cette immensité littéraire. La voie est-elle enfin ouverte ? De fait des résolutions sont prises. Liana Levi travaille déjà dans l'édition, elle prend l'initiative de l'indépendance en 1982. Sous son nom, si elle publie des écrivains de langue française, des traductions du russe, de l'américain, du persan, c'est vers l'Italie qu'elle tourne souvent ses regards, toujours très jalouse de son autonomie éditoriale, mais aussi commerciale et financière.

Sabine Wespieser vient des éditions Actes-Sud. En 2003, elle décide d'un format unique (18x14), de deux couleurs élégantes de couverture, un bistre et un beige. Tous, souvent toutes, se rassemblent sous cet uniforme, où elle espère sans doute qu'ils et elles se *reconnaissent dans la diversité de ses choix éditoriaux*. La vietnamienne Huong Thu-Huong, les irlandaises Fiona Kidman, Edna O'Brien, l'haïtienne Yanick Lahens, n'ignorent en tout cas

pas sa détermination, pas plus que son goût pour les libraires qu'elle visite souvent avec ses auteurs.

Après dix ans au service de maisons d'édition, Viviane Hamy débutera la sienne en 1988. Avec une ouverture très grande aux littératures, y compris au roman noir, elle va assurer les bases de sa maison. Ce sont, entre autres, trois femmes qui dans ce domaine vont lui permettre cette stabilité. Maud Tabachnik, Estelle Monbrun et Fred Vargas surtout, dont les ventes sont spectaculaires. Elle perdra Fred Vargas en 2015, conquise par Flammarion. Une autre des fatalités pour les éditeurs indépendants, parfois fragiles, consiste dans la part de risque prise avec leurs auteurs. Sous l'emprise des groupes ou celle des agents littéraires, nouveaux intermédiaires, sous celle des appâts financiers, sans doute les écrivains ne « trouvent plus toujours leur compte » dans la fidélité à une maison.

C'est le moment justement de revenir à celle dont nous sommes partis samedi dernier, dans le premier de ces huit épisodes. Nous avons situé notre point de départ près de Lagrasse. Tourner autour de la « maison jaune » nous aura conduits dans un premier temps vers l'accueil des écrivains venus d'autres langues, puis nous avons évoqué quelques fondateurs de l'édition contemporaine, avant d'exposer des initiatives nouvelles dans la littérature, puis dans les essais et les sciences humaines. Nous n'en aurons jamais terminé avec l'évocation de ces nombreuses maisons, parfois contemporaines de Verdier, souvent plus récentes, et qui, pour beaucoup d'entre elles, ont pris exemple sur les « inventeurs », les « explorateurs » les plus exemplaires que nous avons cités. Que les maisons, non pas oubliées mais laissées dans les marges du texte, sachent excuser leur absence !

Nous aurons dans les phrases qui précèdent rencontré des événements ou des problématiques communes à bien de ces maisons de livres. Si chez Verdier, contrairement à bien des initiatives relatées, personne parmi les quatre fondateurs ne vient d'un métier du livre, la connaissance avec les impératifs se fera vite. On oublie aussi vite les essais approximatifs, on abandonne rapidement les fausses pistes.

Si la maison naît sous le signe de l'*espoir*, avec Jean-Paul Sartre et Benny Levy, elle ne manque pas de se confronter aux disparitions. Celle, tragique, de Philippe Renard dans l'accident d'avion du Mont Saint-Odile, celle de Bernard Simeone, qui partageait avec Philippe la collection *Terra d'altri*, domaine des italiens, anciens et nouveaux. Celle, la même année 2003, de Charles Mopsik, traducteur et animateur de la collection *Les Dix paroles*, et de Benny Levy, une des âmes de la maison, dont l'œuvre philosophique était en construction. Bien entendu, celle de Gérard Bobillier, il y a précisément dix ans, marquera plus encore l'histoire de Verdier. Personne, que ce soit sur les routes qu'il empruntait lorsqu'il visitait libraires et écrivains, ou au Banquet du Livre qu'il initia en 1995, n'oublie ni le visage ni l'autorité modeste de Bob. Reprenons ici un hommage publié par Maison du Banquet.

*Chaque jour de sa vie, il savait que l'homme empirique n'est rien – strictement – et que « le nom de l'homme » indique une tâche : ce qui est à faire advenir par chacun de ses actes et paroles. Agnostique, athée de par les nécessités de sa propre histoire, Gérard Bobillier s'est en cela trouvé en profonde connivence avec la pensée juive.*

*Tout au long de son parcours, et jusqu'au bout, il a eu également ceci de juif qu'il manifesta un fort attachement à la vie. Il incarna toujours le vivant – tout en se déprenant de l'être, « car être et n'être plus sont pareille malédiction », pour toujours se risquer à un « autrement qu'être », faisant des lectures les plus hautes de Sartre et Lévinas son programme de vie.*

Dans ce programme de vie, le livre a la première place. Ceux de Verdier sont ainsi voués au présent et à l'avenir. Michèle Planel et Colette Olive, qui partagent depuis les origines la vie de la maison, auront continué de suivre dans une voie qui s'était raffermie dans les années 90, lorsque justement on en avait fini avec quelques essais abandonnés ou quelques doutes, de rares échecs. La généralisation du jaune de Van Gogh, hérité du *Facteur Roulin* de Pierre Michon pour la littérature de quelque lieu qu'elle provienne, d'un très léger beige pour l'esthétique et pour la philosophie, cette économie de moyens, aux rares images, résolument typographique, sont parmi les caractéristiques du catalogue. Dans la préface que j'ai écrite pour ce catalogue, dont il faut redire combien il est exemplaire à tous égards, la composition, la cohérence, l'absence de compromissions ou d'aberrations, j'insiste sur le terme de « maison » qui est véritablement le plus approprié pour désigner Verdier. Non seulement pour ce que cela signifie de localisation, d'espace, mais surtout d'inclination à l'hospitalité. Les auteurs doivent le savoir, et pour reprendre le propos de Christian Bourgois : *se reconnaissent dans la diversité de leurs choix éditoriaux, du moins y trouvent leur compte sans jamais avoir l'impression de céder sur leurs propres exigences*. Puisqu'aussi bien, il faut affirmer encore que rien, ni édition ni librairie, encore moins lecteurs, n'existe ici sans auteurs.

*Les éditions Verdier résultent de la rencontre, dont l'incongruité vaut celle de la machine à coudre et du parapluie, entre le goût littéraire national et les foucades internationalistes de la jeunesse française de l'après-guerre. On a l'amour du beau texte hérité de l'aristocratie d'Ancien Régime et de la bourgeoisie des deux derniers siècles. Mais on importe dans l'univers éditorial, qui est menacé, du fait de sa nature même, par la logique marchande, l'intransigeance héroïque des organisations politiques combattantes. Et comme il se trouve, dans la société des écrivains, des extrémistes pareillement soucieux de pureté formelle, c'est tout naturellement qu'ils arrivent chez Verdier.*

Ceci est de Pierre Bergounioux, dont on sait combien il est attaché à Verdier, et dont on ignore parfois que la maison jaune a su favoriser la notoriété, comme elle l'a fait pour Pierre Michon ou pour François Bon, lorsqu'il était encore habillé de jaune. Car nous avons commencé avec un voyage parmi les éditeurs de littérature étrangère, parmi les traductions. Si Verdier s'y est fait une réputation, depuis l'Oural jusqu'aux Alpes italiennes, rien n'est ignoré de ce qui s'écrit, des confins du Massif central ou des bords de l'océan, particulièrement lorsqu'un manuscrit tombe dans la boîte aux lettres de Verdier, à Lagrasse ou à Paris.

Et c'est bien ce préalable aux textes, la lettre expédiée, à nouveau avec *espoir*, qui vient relier l'un à l'autre, les uns avec les autres.